

PER A REVUE

20c

R-334

EX-2

15

POPULAIRE

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE



Coût 62
Nous étudions
ce mois-ci:
la mode pour
les 18 à 20 ans



Un sensationnel nouveau colorant baigne votre chevelure de mille feux féériques!



Vous qui n'avez pas de cheveux gris, écoutez cette nouvelle! Clairol vient de lancer un colorant absolument remarquable vous offrant des possibilités merveilleuses. Pensez aux reflets séduisants dont le soleil pare votre chevelure — c'est l'effet produit par cette nouvelle création—Sparkling Color!

Il n'existe aucun colorant au monde comparable à Sparkling Color, la plus

révolutionnaire des lotions capillaires! Elle donne ces beaux résultats durables que vous attendiez en vain des colorants, décolorants ou "rinses tout usages" dont la prétention est d'embellir toute chevelure, grise ou non. Voici enfin la lotion colorante qui comble tous vos vœux. Sa subtile nuance lumineuse est faite pour accentuer la beauté naturelle de vos cheveux en leur donnant des reflets d'une richesse insoupçonnée!

Sparkling Color est comme une ensorcelante résille—tissée par le soleil. Cette merveilleuse lotion traite les cheveux avec une douceur infinie pour qu'ils restent souples comme la soie—et c'est un colorant qui "tient". Vous pouvez faire des shampooings pendant plus d'un mois sans ternir son éclat.

Parez votre chevelure de ces mille feux. Choisissez la nuance Sparkling Color qui vous va le mieux, parmi les 7 que votre coiffeur vous présentera.

CLAIROL[†] SPARKLING COLOR^{*} Le Colorant Capillaire pour chevelures non grisonnantes.

*Marque de Commerce de Clairol Inc. of Canada, Knowlton, P.Q. Tous droits réservés. †Marque Enregistrée

LA REVUE
POPULAIRE

AOÛT 1962 / 55e ANNÉE, No 8 / MONTREAL

NOTRE PAGE COUVERTURE : Rentrée... twist... campus... livres et maux de tête !... Oui vraiment, voilà des mots qui feront partie du vocabulaire courant de nos étudiants dès la fin du mois. C'est à eux et elles que nous nous adressons ce mois-ci, pour eux et elles que nous avons conçu ce magazine. Nous nous sommes demandé : une étudiante doit-elle être élégante ? Nous répondons en page 30 et offrons en même temps une série de robes simples, jolies, convenant parfaitement à l'étudiante moderne... D'ici septembre, elle aura le temps de les confectionner. Toutes sont des modèles Simplicity. Et en avant les petits points ! (Patron 4543 — Tailles 18 à 20 ans — 65¢) — Photo : Dik Nye.

EDITORIAL

3 ABRUTIS DE PERE EN FILS

Francine Montpetit

CHRONIQUES

5 MADEMOISELLE POPULAIRE

6 A LIVRE OUVERT

6 A VOTRE SANTE

8 EMBELLIR LA MAISON

10 RENDEZ-VOUS AVEC MICHELLE

13 HOROSCOPE

17 LA BOUTIQUE FANTASQUE

33 VOTRE PAROLE VAUT LA NOTRE

Pierre Tisseyre

Dr Guy Boisclair

Luc Simon

Michelle Tisseyre

Jean-Marie Tremblay

Luc Simon

ARTICLES

14 LE N.C.S. — UNE NOUVELLE CHANCE DE S'INSTRUIRE

20 IL EST TEMPS QUE LE QUEBEC

24 ET QUE ÇA SAUTE !

25 LA MODE DES 18-20 ANS

Monique Roy

Marie-José Raymond

Germaine Gloutnez

Nicole Godin

ROMAN

18 BERCEUSE POUR MON BONHEUR

Anne Lecourt

DIVERTISSEMENT

38 MOTS CROISES

Hector Riopel

Rédactrice en Chef

Directeur Artistique

Assistante à la Rédaction

Adjointe à la Direction Artistique

FRANCINE MONTPETIT

GILLES MORIN

RENEE P.-ROWAN

HUGUETTE FLEURY

Adjoints à la Rédaction :

MICHELLE TISSEYRE, RENEE PELLETIER-ROWAN, GERMAINE CLOUTNEZ, M.-NOELLE STIEN, LUC SIMON, STEPHANIE PAQUET, EMILIA B.-ALLAIRE, JEAN-MARIE TREMBLAY, HELENE PILOTTE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE

Membres de l'A.B.C. et de l'Association des éditeurs de Magazines du Canada, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE, 975 - 985, rue De Bullion, Montréal 18, P. Q. (Canada). Téléphone : UN 1-5757. G. POIRIER SR., président du Conseil ; G. POIRIER, JR., B.Com., président ; W. M. WILKINS-WLEKLINSKI, L.L.M., M.Ec.Sc., vice-président ; A. POUPART, JR., B.C.L., secrétaire ; CHARLES SAURIOL, chef de la publicité ; ODILON RIENDEAU, chef du tirage. Abonnement à LA REVUE POPULAIRE (Canada) : 1 an, \$1.50 ; 2 ans, \$2.50 ; (Etats-Unis) : 1 an, \$2.00 ; 2 ans, \$3.50 ; (au numéro : 20cents). Published monthly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q. 55th year, No. 8. Second class postage paid at Saint Albans, Vermont. « Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. »

EDITORIAL

FRANCINE
MONTPETIT



ABRUTIS
DE PERE
EN FILS

Le livre de Solange et Michel Chalvin (« Comment on Abrutit nos Enfants » — Editions du Jour) s'est vendu comme des petits pains chauds et demeure un des « best-sellers » de l'heure. Bien sûr, et on s'y attendait, cette analyse de l'insignifiance et de la bêtise dont sont remplis nos manuels scolaires, a suscité des réactions violentes dans un sens comme dans l'autre.

Plusieurs ont applaudi à tout rompre et ont reconnu dans les exemples soigneusement recueillis par le couple Chalvin une synthèse des récriminations qu'ils auraient aimé exprimer depuis longtemps. Ils s'étaient indignés au hasard de leurs découvertes, sans songer à les réunir dans un seul et même volume. Ce qui frappe le lecteur à part l'horreur des illustrations, la mièvrerie et la stupidité des textes, le mauvais goût des morceaux choisis, la bâtarde du français, la révoltante bêtise des exercices pratiques rattachés aux thèmes de chaque mois, c'est l'aspect négatif d'un enseignement dépourvu de culture et même de sens moral.

CE QUI FRAPPE et anéantit encore davantage, c'est la réaction de certains lecteurs dont les lettres ouvertes expriment l'indignation devant la publication d'un ouvrage qui s'emploie à « sous-estimer les instruments de culture dont eux-mêmes ils se sont servis et qui peuvent parfaitement convenir à leurs enfants ». Il me semble que si j'avais mangé du pain noir durant ma jeunesse, je ne m'acharnerais pas à en gaver aujourd'hui mes propres enfants si j'avais la chance de leur en offrir du blanc.

Il est évident que si Michel et Solange Chalvin ont travaillé avec acharnement à la compilation fastidieuse de cet échantillonnage, c'est qu'ils avaient en tête d'autres buts en plus de soulever l'indignation et la révolte. Admirable complément du mémoire présenté à la Commission Parent par les Femmes Universitaires sur les manuels scolaires, ce livre devrait être l'argument définitif capable de renverser toutes les objections même les plus pratiques pour les améliorer, les repenser ou les refaire selon le cas.

IL FAUT ETRE OBTUS ET AVEUGLE pour les accepter dans leur forme actuelle. Ceux qui n'y voient pas de mal ont sur les exigences de la vie actuelle des vues bien mesquines et bien étroites. Tant que nos manuels ne parviendront pas à former la pensée, le jugement et le goût de nos enfants, ils seront tout juste bons à jeter au feu. Encore une fois, l'argument du « je m'en suis sorti et mes enfants s'en sortiront » ne vaut rien. D'abord, en sommes-nous vraiment dégagés de cette formation négative, de cette absence de véritable enrichissement intellectuel et moral ? Qui peut se vanter d'avoir vraiment rattrapé ces sept premières années vides de richesses culturelles, moulées dans la routine et le par coeur ? Que de temps perdu, que de minutes précieuses consacrées à des lectures creuses et médiocres où l'art de penser et le plaisir d'apprendre ont tenu si peu de place !

LES QUEBECUOIS vivent un réveil extraordinaire où il est bon que toutes ces choses soient dites et entendues. Le livre des Chalvin marque un pas de plus vers l'évolution parce qu'il appelle une réponse et impose la recherche d'une solution.

FRANCINE MONTPETIT

Une gaine vraiment unique!

*La toute nouvelle gaine
golden Playtex,
doublée de tissu et
merveilleusement fraîche,
escamote plusieurs pouces et vous
assure un confort parfait*

Enfilez la toute nouvelle gaine Golden Playtex doublée de tissu. Vous vous sentez immédiatement à l'aise et mieux soutenue. Votre silhouette est plus mince et plus séduisante. Jamais vous n'aviez porté une gaine aussi extraordinaire!

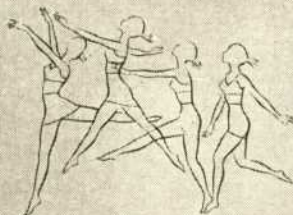
Même si vous êtes particulièrement active, sa doublure spéciale en tissu vous assure, toute la journée, un confort merveilleux. La toute nouvelle gaine Golden Playtex doublée de tissu s'enfile et s'enlève en un clin d'oeil.

A l'épreuve des perforations et des déchirures!

Elle dure jusqu'à 3 fois plus longtemps qu'une gaine ordinaire. Pour vous assurer instantanément une silhouette plus séduisante, demandez aujourd'hui même votre gaine Golden Playtex.

Une nouveauté! Grâce à sa glissière, cette toute nouvelle gaine-fourreau Golden Playtex s'enfile et s'enlève encore plus aisément! Elle est fraîche parce qu'elle est doublée d'un tissu aéré. Quelle façon agréable et confortable d'obtenir la ligne mince exigée par les toilettes si féminines d'aujourd'hui. Elle est à l'épreuve des perforations et des déchirures et ne remonte jamais. En blanc, dans toutes les tailles, \$13.95. Gaine-fourreau Golden, modèle ordinaire, doublée de tissu fin et frais. Très confortable! \$11.95

Plus commode que jamais! La toute nouvelle gaine-culotte Golden Playtex à longues jambes, munie d'une glissière, s'enfile et s'enlève facilement, en quelques secondes! Elle assure un confort total, grâce à sa fine doublure de tissu. Les longues jambes escamotent le bourrelet des cuisses. Elle est parfaite sous les robes minces, les tricotés doubles et les pantalons fuseau. Elle ne remonte pas! En blanc, dans toutes les tailles, \$14.95. Gaine-culotte Golden Playtex à longues jambes, modèle ordinaire, doublée de tissu. Assure un confort incomparable! \$12.95



**Marques déposées*

TOUS LES SOUTIENS-GORGE ET GAINES **Playtex***
SONT EN VENTE DANS VOTRE MAGASIN PRÉFÉRÉ



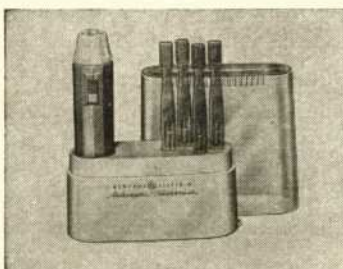
BATONS CONGELES « FAITS A LA MAISON »



les centres d'achats et dans les magasins à chaînes et à rayons.

Pour les enfants, rien comme un bâton congelé lorsqu'il fait bien chaud ! Il existe un nouveau moule pour ces bâtons congelés : en polyéthylène « Sclair », on les remplit du jus de fruit de son choix et on les place debout dans le congélateur. Une fois utilisés, on les stérilise à l'eau bouillante. Ces moules sont vendus en série de quatre, dans

10 FOIS PLUS EFFICACE



Oui, de nombreux essais cliniques ont prouvé que la brosse à dent automatique General Electric est 10 fois plus efficace qu'une brosse ordinaire ; en 30 secondes, elle nettoie les dents à fond et les polit tout en massant délicatement les gencives. A noter : la

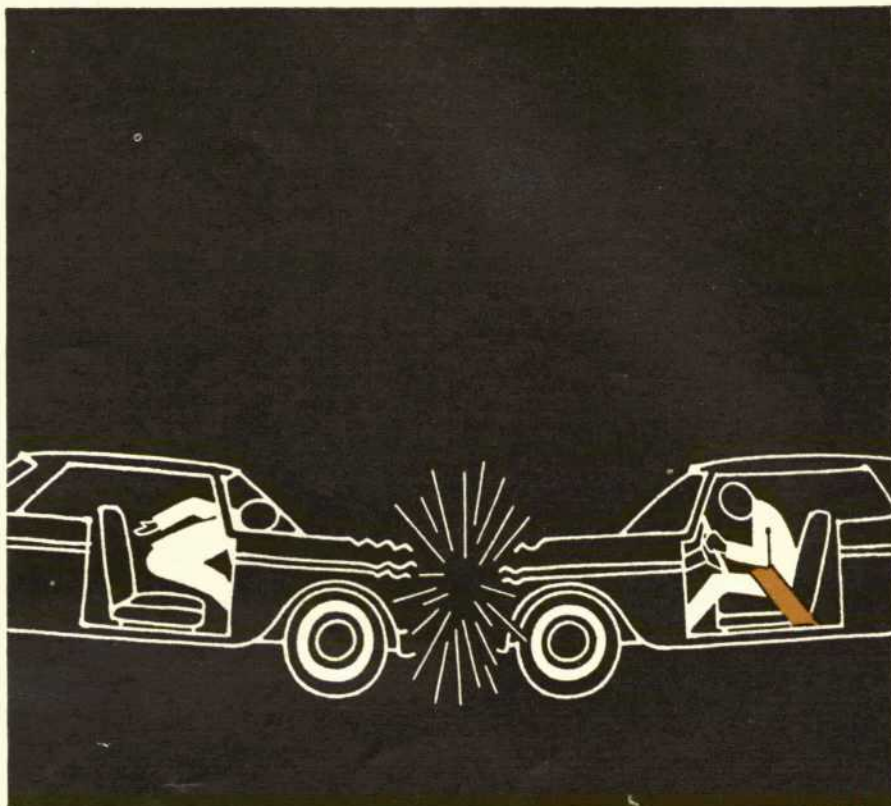
brosse automatique n'offre aucun danger pour les enfants car elle n'a pas de fil — elle fonctionne avec un accumulateur rechargeable de longue durée au nickel et au cadmium. On peut sans danger laver tout son manche sous l'eau du robinet, même si l'interrupteur est ouvert. Quatre brosses de couleurs différentes se fixent par pression dans un socle qui peut être fixé au mur ou placé sur une table. En vente chez les dépositaires d'appareils General Electric au coût d'environ \$25.00.

VOUS TRICOTEZ ?



Voici pour vous du nouveau : de la paille artificielle en écheveau. C'est joli, souple, facile à tricoter. Vous en ferez des robes, des blouses, des jupes, de ravissants ensembles. Vous avez le choix de 18 teintes, depuis les plus claires jusqu'aux plus foncées : blanc-neige, azur, champagne, eau vive, nacre, rose-rouge, bourgogne, noir, etc.

En vente chez Yarncraft Reg'd, 1610 ouest, rue Sherbrooke, à Montréal, au coût de \$2.00 l'écheveau.



Comment une ceinture de sûreté dans votre auto peut vous sauver la vie...

Examinez attentivement l'illustration ci-dessus. Vous y verrez la différence entre la vie et la mort—la différence entre les blessures légères et les blessures graves, dans un grand nombre de collisions d'automobiles.

La différence dépend de la présence d'une ceinture de sûreté, dans l'automobile—l'un des articles de sécurité les plus efficaces que vous puissiez actuellement vous procurer, pour votre auto. D'après le Conseil Canadien de la Sécurité Routière, si tous les automobilistes se servaient de ceintures de sûreté, il s'épargnerait un grand nombre de vies, chaque année—peut-être même la vôtre—et on diminuerait d'un tiers, la fréquence des accidents mortels et des blessures graves.

Un grand nombre des accidents mortels et des blessures se produisent, dans nos rues et sur nos routes, lorsque l'automobiliste est bousculé avec force, contre le volant, le tableau de bord ou le pare-brise—ou lorsqu'il est projeté hors de l'auto, lors d'une collision.

La ceinture de sûreté vous retient en place. Elle amoindrit l'impact produit par le choc; elle vous fait demeurer dans l'auto, où vous êtes le plus en sécurité.

Il faudrait attacher confortablement vos ceintures de sûreté à *chaque* fois que vous partez en auto—à l'occasion de courtes randonnées en ville, où vous conduisez à vitesse réduite, tout comme lorsque vous faites un long voyage. Les ceintures de sûreté sont particulièrement utiles pour les enfants qui sont si facilement projetés en avant, aux arrêts brusques ou dans les embardées.

Il faudrait qu'il y ait une ceinture de

sûreté pour chaque passager, dans l'automobile—sur le siège-arrière tout comme à l'avant. Il ne faut qu'un court instant pour attacher cette ceinture—une habitude qui peut devenir aussi machinale que l'action de fermer les portières de votre auto.

Les ceintures de sûreté ne sont certes pas une garantie contre la mort ou les blessures, dans les accidents graves. C'est pourquoi, si vous en installez dans votre auto, ne devrez-vous pas vous sentir plus en sécurité. Les ceintures de sûreté ne constituent tout simplement qu'une protection additionnelle. Elles ne suppléent pas à la prudence au volant.

Aucun automobiliste n'est trop expérimenté pour tirer parti d'un examen quant à sa façon de conduire. Depuis combien de temps vous êtes vous examiné, sous ce rapport? Vous trouverez, dans la brochure publiée par la Metropolitan, et intitulée "Conseils aux automobilistes", un grand nombre de recommandations qui vous aideront à mieux conduire et qui sauront vous intéresser. Envoyez-nous le coupon ci-dessous, et nous vous en ferons parvenir un exemplaire gratuit.

COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada,
(Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de votre brochure intitulée: "Conseils aux automobilistes", 82Z

Nom _____

Rue _____

Ville & Zone _____ Prov. _____



Metropolitan Life

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
Direction Générale au Canada, Ottawa 4, Ontario

à livre ouvert

La Critique Littéraire
de Pierre Tisseyre

PORTRAITS D'INCONNUS

(Jules Romains)

En lisant « Portraits d'Inconnus » de Jules Romains, on ne peut s'empêcher de penser à cette chose admirable et si peu connue qu'est le métier d'écrivain. Sans aller aussi loin que Léon Daudet qui prétendait que passé l'âge de 12 ans on n'a plus d'idées originales et que par conséquent tous les thèmes, toutes les pensées qu'un écrivain exploite dans son oeuvre sont nés en lui pendant son enfance, il faut bien admettre qu'en général tout se passe comme si, à mesure que les années passent le fond s'appauvrit, alors que la forme s'améliore. L'écrivain passe des années à apprendre son métier et quand il a enfin forgé un parfait instrument de travail, il s'aperçoit qu'il n'a plus rien à dire. Certains, comme Mauriac, tournent alors résolument le dos à la création littéraire pour se consacrer au journalisme, d'autres, comme Colette, grapillent dans leur oeuvre passée des miettes négligées alors — tel le KEPI dont le sujet n'avait vingt ans plus tôt mérité qu'un paragraphe de quelques lignes dans LA VAGABONDE — d'autres enfin, comme Jules Romains se fient à leur virtuosité pour fasciner le lecteur avec rien, ou presque rien.

C'est ainsi qu'il a, il y a quelques années, tiré trois livres, d'ailleurs admirablement bâtis, d'un sujet dont trente ans plus tôt il aurait fait une nouvelle. Aujourd'hui il nous donne dans ces « PORTRAITS D'INCONNUS » un ouvrage fascinant qui semble avoir été fait de quelques notes qu'il a dû prendre pour des personnages épisodiques auxquels il avait pensé sans doute pour « LES HOMMES DE BONNE VOLONTE ».

Un ministre qui, entre deux rendez-vous, s'arrête dans un café et que des étudiants reconnaissent, un camionneur qui lutte contre le sommeil sur la route, la nuit ; un médecin qui rend visite à un guérisseur, un comédien qui craint le trou de mémoire, voilà ce que sont ces portraits d'inconnus. Ce ne sont pas là certes a priori des sujets de nouvelles. Mais lisez-les, vous serez fasciné.

A VOTRE SANTÉ

LE CALCIUM EST BON POUR LA SANTE, MAIS . . .

LES MAMANS ont souvent entendu dire par les médecins ou par une publicité exagérée que le calcium devait être pris en très grande quantité pour que les enfants possèdent de belles dents et de bons os. Il est vrai que le calcium est absolument nécessaire, mais il y a des limites. On ne doit pas se fier à toutes ces annonces qui ne sont pas nécessairement destinées à vous personnellement. Non, ces annonces sont générales. Elles énoncent un principe ou une vérité fondamentale, mais il reste à chacun de prendre ce qui lui convient selon chaque organisme. Avant de dire que tel régime alimentaire est déficient ou carencé, il serait sage de consulter un médecin ou une nutritionniste ou une diététicienne. Il est fort possible que vos trois repas vous fournissent suffisamment sans que vous soyez obligées d'en prendre en supplément. Prôner indistinctement que le calcium doit être pris sans égard pour les quantités est une erreur très grave.

Les QUANTITES REQUISES sont légitimées par plusieurs facteurs. D'abord, elles dépendent de votre alimentation générale, de vos activités quotidiennes et de votre travail. Les dépenses sont en fonction de ces trois facteurs principaux. Il ne faut pas y aller à la légère. Non, il faut prendre tous les moyens mis à notre disposition pour ne pas avoir à se reprocher un abus. L'abus est aussi grave qu'une carence.

OU PEUT-ON TROUVER le calcium nécessaire ? C'est très simple. Le lait blanc pasteurisé et homogénéisé peut nous fournir la plus grande quantité nécessaire. Sous forme de lait, c'est la façon la plus simple de s'approvisionner. Pour avoir la même quantité de calcium contenu dans une chopine de lait, il faudrait que chaque individu mange à chaque jour sept livres de viande hachée, 14 tasses de choux, 7 tasses de pois verts, etc. . . . Qui peut se vanter de pouvoir le faire ? Au point de vue budget familial, c'est un désastre. Les aliments les meilleurs pour la santé sont ceux qui sont à notre portée. Le lait blanc est bon pour la santé mais il faut connaître les quantités que nous nous devons de prendre. Plusieurs enfants et adolescents aiment se vanter en certaines circonstances de la quantité de lait qu'ils prennent par jour. J'ai pris disent-ils deux pintes ou trois pintes ! Quelle vantardise ! En plus, il faut dire que c'est trop. Il y a des enfants qui en prennent trop et d'autres qui n'en prennent pas assez ! Alors, c'est à chacun de savoir quelle quantité, ils doivent prendre pour demeurer en bonne santé.

CHERES MAMANS, une alimentation saine et rationnelle est le meilleur gage d'une bonne santé. Nous savons tous que vous aimez vos enfants et que vous voulez leur bien. Or, le plus grand bien que nous pouvons posséder est une bonne santé et une alimentation rationnelle peut vous le procurer.

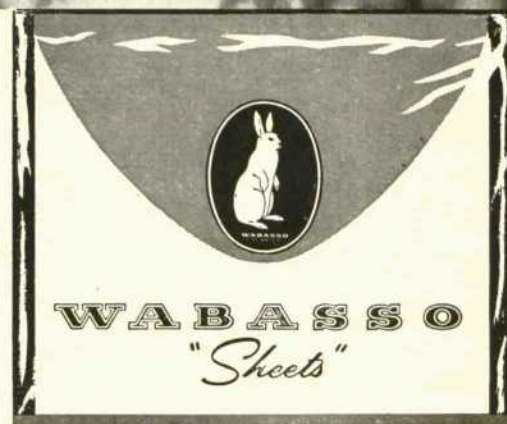
DR GUY BOISCLAIR,
D.H.D.P., M.R.S.H.

On dort mieux dans des draps Wabasso



Bonne nuit!

THE WABASSO COTTON COMPANY LIMITED · TROIS-RIVIÈRES, P.Q.



embellir LA MAISON



JACK SNYDER

LOUISE de SAINT-BRUNO est une célibataire qui s'installe dans une pièce sise au sous-sol d'un immeuble. Elle dispose comme mobilier d'un bahut, d'une table à café et d'une machine à coudre style console qui lui sert à la fois de coiffeuse et d'écritoire. De larges draperies blanches à motifs floraux roses et turquoise lui suggèrent l'achat d'un tapis beige rosé et d'un divan-lit (hide-bed) turquoise. Elle me demande de faire la critique de ses idées et de lui en suggérer d'autres, au besoin.

Vous ne me dites pas si les murs de la chambre ont déjà reçu leur revêtement. Sinon, il faudrait vous en tenir à du blanc légèrement teinté de rose. Ceci, pour éclairer un endroit qui doit probablement manquer de lumière extérieure. J'appose mon veto

au tapis beige rosé. Je suis moins d'accord avec l'idée du divan-lit (hide-bed) pour la bonne raison que ce meuble, pour pratique qu'il soit, est rarement attrayant parce que trop massif. Et je craindrais que, dans votre petite chambre, ce mastodonte n'envahisse démesurément la place. Il me semble qu'un petit lit continental habillé de turquoise et jonché de coussins ferait plus joli et plus féminin. Ne pourriez-vous prélever sur le tissu de vos tentures de quoi confectionner un frison tout autour du lit? De même, vos fauteuils doivent viser la légèreté. Pourquoi pas du rotin? On en confectionne même de ravissantes étagères qui pourraient loger votre collection encyclopédique. Toutes ces constructions en rotin allient légèreté, élégance et prix modique.

Avez-vous récemment songé à renouveler les meubles de votre salle de séjour, de votre boudoir ou du cabinet de travail de votre mari? L'ensemble parfait, mais c'est celui-ci! Commode basse, à tiroirs multiples et étroits surmontée de tablettes où vos livres et bibelots trouveront facilement leur place. Le bureau, le fauteuil deux places, la table de bout, donnent à la pièce cette note de douce chaleur indispensable à son confort. Avec du goût et un peu d'ingéniosité, vous y ajouterez cette touche personnelle si précieuse en décoration. Quelques coussins jetés sur le fauteuil, des rideaux clairs et coquets, un tapis de paille ou de grosse laine compléteront joliment le tout. (Le mobilier est une création Vilas).

MADAME ROUSSEL de ROSEMONT

vient de faire l'acquisition d'un mobilier de salon recouvert d'un tissu jaune or. Seulement voilà, elle ne sait plus très bien ce qui conviendrait comme revêtement mural, couleur du tapis, des tentures, etc.

Votre pièce n'est pas grande. Aussi conviendrait-il, pour l'aérer, de peindre les murs d'une nuance or empruntée au mobilier. Pas du jaune or cru mais une tonalité claire et discrète. Au besoin, si vous ne trouviez pas la teinte désirée, vous pourriez très bien colorer du blanc avec un tube de jaune or. Je le dis en passant, ce procédé est souvent le plus efficace pour trouver une nuance particulière que la peinture préparée n'offre pas toujours. Le tapis et les tentures donneront le ton contrastant qui pourrait être un bleu soutenu ou un beau vert émeraude. Je me demande toutefois, vu l'exiguité de la pièce, si des tentures de la couleur des murs — surtout s'il s'agit de tentures mur-à-mur — ne seraient

pas d'un meilleur effet. Vous pourriez en juger vous même en essayant des échantillons de l'une et l'autre couleurs. Les accessoires rechercheront, selon le cas, le bleu ou le vert. Abat-jour blancs galonnés d'un ruban or.

MADAME HELENE ANDERSON de VAL MARIE

doit faire l'achat d'un mobilier et de tentures pour un grand salon largement éclairé d'une fenêtre panoramique. Les murs sont cannelle et le tapis reproduit une nuance plus soutenue de cette couleur.

Vous avez brossé un fond de décor assez neutre pour autoriser de l'audace dans le choix des couleurs pour les autres composantes de la pièce. Surtout que l'endroit possède des dimensions impressionnantes et que la lumière y est abondante. Aimez-vous de l'imprimé sur des fauteuils? C'est très à la mode et votre salon se prêterait à merveille à ce traitement. Je songe, par exemple, à un large divan habillé d'une robe imprimée — fleurs, rayures ou dessins géométriques — aux dominantes orange brûlée. Un autre fauteuil pourrait arborer ce même revêtement alors que les autres se détacheraient dans une toilette unie dont la couleur emprunterait le ton contrastant de l'imprimé. Bref, la gamme des coloris pour votre salon vous serait suggérée par cet échantillon initial. Je laisse à votre perspicacité le soin de doser les différentes masses colorées qui composeront l'ensemble du tableau. Encore une fois, la sobriété des murs et du tapis donne champ libre à toute les recherches.

MADAME R. COULOMBE de LOUISEVILLE

recherche, pour une chambre ensoleillée et meublée de noyer clair, une palette de teintes pour

colorer les murs, le tapis, les tentures et le couvre-lit. La cuisine, grande mais plutôt sombre, a déjà des armoires recouvertes d'arborite couleur pêche. La table est vert lime alors que les chaises attendent un nouveau rembourrage.

L'orientation sud-est de la chambre permettrait une harmonie fort à la mode de bleu et de vert. Mais attention! N'importe quel bleu ne convient pas à n'importe quel vert et inversement. Vous ne sauriez vous tromper en choisissant d'abord le tissu des tentures qui servira aussi à juponner les frisons du lit. Ce pourrait être, selon vos goûts un imprimé fleuri ou à rayures. Cet échantillon bleu et vert décidera de la marche à suivre pour tout le reste. Le tapis en empruntera la nuance verte, alors que la nuance bleue ira au couvre-lit. Les murs rechercheront aussi le bleu mais dans une tonalité beaucoup plus pâle.

Habillez quelques coussins et peut-être même un abat-jour avec les retailles de l'imprimé. Ce traitement devrait donner une atmosphère toute de détente et de distinction.

Ce qui se chiffonne, dans votre cuisine, c'est la masse vert lime de la table, opposée aux armoires couleur pêche. J'ai beau me creuser, je ne vois pas comment vous pourriez arriver à harmoniser ces deux éléments. Le plus simple ne serait-il pas de masquer ce malencontreux dessus de table avec une nappe ou un tapis permanent? L'idéal serait évidemment de lui offrir un nouveau recouvrement d'arborite pêche. Mettez du café-au-lait sur les murs et optez pour un carrelage noir et blanc. Vos chaises pourraient être recouvertes d'une couleur café dont la nuance se retrouverait à l'intérieur des armoires.

LUC SIMON

du MAURIER
possède
vraiment
des qualités
exceptionnelles



- le bout-filtre le plus efficace jamais conçu
- tabacs de Virginie extra-doux du meilleur choix
- saveur riche—douceur exceptionnelle
- fermeté qui assure un plaisir de fumer prolongé



du MAURIER

Une cigarette de Virginie réellement plus douce
avec le SUPER-FILTRE "Millecel" EXCLUSIF



DENIS VINCENT

RENDEZ-VOUS

AVEC



MICHELLE

TISSEYRE

Mélange d'angoisse et de charme félin, d'audace et de trac paralysant, et avec cela un petit air « crasse », comme l'on dit chez nous, qui fait qu'une femme le range d'instinct parmi les mauvais garçons, s'en méfie, n'aimerait pas qu'il jetât son dévolu sur sa fille, tout en le trouvant follement séduisant, ainsi se présente Jean-Pierre Ferland. Oui, c'est ainsi que depuis que le succès lui a permis d'être lui-même, il nous apparaît. Imagination ? Voyons un peu. ● — Ce que j'aime le mieux dans la vie ? se dit-il, comme à lui-même, en répétant ma question. Pourquoi m'en cacher ? Les femmes ! Je les adore. — Et que détestez-vous le plus ? Le regard brun s'étrécit, brasille. Quel profil peut-il bien se dessiner derrière ces prunelles pour les rendre si vindicatives ? ● — Je hais comme j'aime me répond-il enfin, vite et fort ; donc, les femmes. — Fidèle ? ● — Quand j'aime, c'est toujours pour la vie. Je suis tout imbu de mon amour, il n'y a que lui qui compte et comptera jamais pour moi, je crois sincèrement que je serai fidèle pour l'éternité. Puis un jour, sans que je sache pourquoi, c'est fini, je n'aime plus, je n'y peux rien. Si on s'accroche, je peux hair aussi vivement que j'ai aimé. On imagine de jeunes fauves jouant ensemble pour se faire les griffes . . . — Comment rompez-vous ? ● — Ne me demandez pas de dire à une femme que je ne l'aime plus ! J'en ai toujours été incapable. — Alors quoi ? Vous ne téléphonez plus ? Vous manquez des rendez-vous ? Vous devenez inatteignable ? Vous disparaissiez de la circulation ? ● — Non, tout de même pas. Mais

JEAN P



je trouve des excuses. Je dis à la jeune personne que c'est dans son intérêt de rompre, ou bien que je dois me consacrer à mon travail... — Et si elle ne comprend pas ? ● — Elle ne peut pas ne pas comprendre. Du moment que je n'aime plus, je suis incapable du moindre geste d'affection, de la moindre tendresse. Cela devient inévitable. — Ce qu'il vous faudrait, c'est une femme qui ne vous aimât pas alors que vous l'aimeriez. Ou du moins, une femme qui aurait assez d'emprise sur elle-même pour vous tenir la dragée haute. ● — Peut-être... pourtant non; certains jours j'ai besoin que l'on m'aime. D'autres, je veux me sentir libre. Se connaît-on ? On change de jour en jour, on n'est jamais le même. J'avoue me lasser très vite. Du point de vue travail, s'est-il davantage trouvé ? — *Feuille de Gui*, Jean-Pierre, vous l'avez écrit parce que vous étiez antimilitariste ?

● — Pensez-vous ! Soyons francs, qu'est-ce que nous en savons, nous, Canadiens de ma génération de la guerre ? Rien, absolument rien. *Feuille de Gui*, c'est une chanson que j'ai écrite sur commande, parce que l'on voulait quelque chose de sérieux à une émission de télé entre deux sketches comiques.

— Que veut le public ? ● — Frissonner, d'abord. Ensuite, rigoler. — Pas une chanson qui vous reflète... incroyable... elles paraissent tellement sincères...

— Si, tout de même... *Les Enfants que j'aurai*. J'aimais une fille. J'aurais aimé avoir un enfant avec elle. Je regarde ce nez impertinent, cette grande bouche sensuelle et railleuse, ces cheveux qu'aucun peigne ne discipline

plus. Et j'ai du mal à me convaincre qu'il s'agit du même jeune homme que celui, timide au point d'en être malade, coiffé de frais, et vêtu de son complet des dimanches, que je présentais pour la première fois à la télé, il y a quatre ans. Que s'est-il passé pour qu'il prenne tant d'assurance ? ● — La confiance, me répond-il très simplement. Du jour où j'ai senti que mes chansons plaisaient vraiment, j'ai pris de l'assurance. — Cela remonte loin ? « — Oh non ! Ça s'est passé très exactement à mon retour de Bruxelles quand je me suis rendu compte, puisqu'on me faisait une ovation, que l'on me voulait. A partir de ce moment-là, il m'a semblé que plus rien ne pourrait m'arrêter. Jean-Pierre, qui, cet été, fait partie de « L'Été des BOZOS » à la télé et anime « La feuille de Gui », à Eastman, ira en France, à l'automne. Il passera en vedette aux deux plus grands music-halls de Paris, Bobino et l'Olympia, et sera en même temps lancé par une compagnie de disques. Quel est donc, à ce point crucial entre tous de sa carrière — puisque c'est celui où les portes s'ouvrent toutes grandes — son rêve le plus cher ? ● — Epoustouffler Paris, non, tenez, *déflorer* Paris, comme je le dis pour la vie dans *Lucky Seven* ! — ● Peu de gens, peut-être, ont eu l'occasion de bavarder en tête à tête avec lui, comme j'ai pu le faire moi-même, à la terrasse d'un café, par une après-midi de juin. C'est pourquoi c'est surtout de cette conversation que j'ai voulu vous entretenir. Elle éclaire un côté de Jean-Pierre qui autrement serait peut-être resté dans l'ombre, et qui nous le rend follement humain.

PIERRE FERLAND

CELUI QUE LES FEMMES
RANGENT D'INSTINCT
PARMI LES
MAUVAIS GARÇONS



QUELQUES JOURS après cette rencontre, je me suis trouvée plongée dans un bain de fraîcheur et de paix. Fraîcheur des âmes naïves, sérénité de la grande paix du Bon Dieu. Comme, en arrivant à ce vieux couvent de la Pointe Saint Charles (1), cette Maison Saint Gabriel, je me suis sentie loin de notre vie agitée, de la cruauté de nos ambitions et de nos désirs, de l'inhumanité du siècle. J'avais été invitée à visiter la Maison Saint Gabriel par sa Supérieure, la Révérende Mère Saint Dominique Marie, à l'occasion du tricentenaire (célébré le 25 du mois d'août) de l'arrivée de Marguerite Bourgeoys en Nouvelle France, c'est-à-dire à la Pointe Saint Charles. Cette maison, longtemps appelée Ferme Saint Gabriel, du fait que jusqu'à ces dernières années elle était effectivement une métairie, fut construite en 1693, par Mère Bourgeoys, sur les fondations de celle qu'elle avait fait ériger, en 1668, et qui avait été détruite par un incendie, en 1693. Telle que nous la voyons aujourd'hui, identique à ce qu'elle fut il y a 264 ans, c'est la plus vieille bâtisse de l'île de Montréal, c'est-à-dire l'une des plus anciennes du Canada, et fort probablement la seule qui ait été habitée de façon ininterrompue depuis sa fondation. Construite en pierres des champs, selon le style d'architecture qui caractérise tant de nos vieilles maisons canadiennes, elle a conservé tout le charme d'un autre âge : toit en pente, fenêtres basses à contrevents de bois diversement sculptés, poutres d'une seule portée, chevrons arc-boutés, chevilles de bois, clous de fer forgés au marteau, évier faits d'une grande pierre remplissant la baie des fenêtres avec déversement au dehors, etc.

CETTE MAISON avait été élevée dans un but bien précis. Elle devait loger l'Ouvroir de la Providence, institué par Mère Bourgeoys pour accueillir les Filles du Roy, ses pupilles, et leur prodiguer les enseignements qui feraient d'elles de bonnes épouses pour nos colons et de bonnes mères de famille. Le couvent, aujourd'hui encore, est rempli de souvenirs de l'époque, les plus émouvants, à mon avis, étant rassemblés dans le grenier qui servait alors de salle de travail aux jeunes filles. C'est ainsi que l'on peut voir des métiers à tisser, des rouets, dévidoirs et cardes. Des objets

d'usage courant chez les premiers colons, prêtent leur témoignage, muet des temps révolus : pelles-mesures, balances à plateaux de bois, joug, porte-voix en tôle pour appeler le traversier ancré sur la rive d'en face, moules servant à fabriquer la vaisselle d'étain employée à l'époque. Un calumet de paix, des coffrets en écorce, une nappe brodée par des Indiennes sont rangés aux côtés des autres souvenirs, car Mère Bourgeoys enseignait aussi aux enfants indiens. Et il y a, sous ces combles, de véritables reliques. Cette huche à pain, d'apparence si ordinaire, c'est « la huche du miracle ». Pendant la Guerre de Sept Ans qui devait livrer le pays aux Anglais, alors que les populations étaient privées de vivres, et le couvent menacé de famine, Mère Bourgeoys aurait invoqué le ciel, et la huche se serait remplie de farine, son contenu ne se tarissant qu'à la fin de la guerre, alors que les provisions étaient revenues. Voici le premier autel, aux fleurs peintes d'une main malhabile mais combien fervente. Voici le verre de Mère Bourgeoys, son couvert. Et, dans un cœur en or, les cendres de Pierre Le Ber, un notable de l'époque, et frère de la célèbre recluse de la Maison, Jeanne Le Ber.

(1) partie sud-ouest de Montréal, entre le fleuve et le canal de Lachine.

AU REZ-DE-CHAUSSEE, dans la salle commune, se trouve toujours le foyer avec sa marmite à crémaillère et son four à pain. Et si vous avez su communiquer la sincérité de vos sentiments à la religieuse qui vous aura si aimablement fait visiter sa Maison, peut-être celle-ci vous invitera-t-elle à vous asseoir dans la chaise de Mère Bourgeoys, ou dans celle qui accueillait le Général Amherst lors de son arrivée à la Pointe en compagnie de ses habits rouges ! La Maison Saint Gabriel, dès l'automne, sera transformée en Musée Historique où seront rassemblés tous les souvenirs de la Congrégation depuis ses origines. Les occasions sont hélas trop rares dans notre pays de venir en contact avec le passé. Là, dans le calme et le recueillement, vous le découvrirez, ainsi peut-être qu'un petit coin de vous-même demeuré jusqu'à ce jour insoupçonné, un petit coin de candeur intacte, étonnamment perméable . . .

CE DONT ON PARLE : De l'ampleur toujours accrue du Festival de Montréal Tenu du 2 au 31 août, il comprendra, cette année, pour sa 27^e saison, Monteverdi, Shakespeare (Richard II par le TNM), Mozart (Cosi fan tutte, avec une distribution entièrement canadienne), trois opéras en un acte de compositeurs canadiens, un concert Olivier Messiaen, des récitals du Quintette de Cuivres de Montréal, dans les jardins du Musée, et complété encore une fois par un Festival du Film et un Festival de Jazz, le dernier dirigé par Laurier Hébert. Prix populaires.

ON PARLE ENCORE du port véritablement royal, et en même temps si jeune d'allure, de Sa Majesté le Reine Mère d'Angleterre.

ON PARLE AUSSI de la nouvelle danse, remplaçant le twist; le « Madison » qui se danse à plusieurs, en rond, bras enlacés. Pas très éloigné de la Conga d'autrefois, comme rythme.

ON PARLE TOUJOURS du dixième anniversaire de notre télévision, que Radio-Canada célébrera, à partir de septembre, par des émissions spéciales de grande envergure.

M.T.

JE SUIS

LION



DU 23 JUILLET AU 22 AOUT

PREPARE SPECIALEMENT POUR LA REVUE POPULAIRE PAR JEAN-MARIE TREMBLAY

A cette période de l'année, le Soleil traverse le cinquième signe zodiacal; c'est la seconde phase de l'été donc, au coeur de cette saison : dans la nature, toutes les formes sont étalées, épanouies, dorées et mûres, c'est la maturité. Le processus ayant débuté au premier signe, soit le Bélier, il s'accomplit totalement dans le Lion; les fleurs sont à leur plein épanouissement, les feuilles toutes grandes ouvertes aux rayons du soleil et la nature entière donne le plein rendement de ses capacités.



FELIX LECLERC EST NE SOUS LE SIGNE DU LION



Le type Lion n'est sûrement pas fait pour démentir cette règle de la nature. La structure de cet être est robuste, généreuse et résistante. Etant « fils du Feu », son tempérament sera le plus souvent bilieux. On y perçoit une abondance vitale; revendications instinctives, réactions rapides et fortes, aplomb, carrure, certitude, audace, soif de conquête, d'ambition et de domination. Il va au-devant de la vie, confiant, naturel, heureux; il sait qu'« Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années ». Il cherche toujours à être au premier rang (qu'il soit ministre, maire, animateur de club sportif ou chef de bande), il se signale aux autres : il s'impose; si quelqu'un lui ressemble, il l'étouffe (prenons ce terme au figuré); si un autre est tenté de le contredire, il le fait taire; il vous avertit qu'il est là, par quelque moyen que ce soit. Il donne son plein rendement, il n'y a pas de demi-mesures possibles. Très tôt, il exprime un « je veux », cela veut dire « il le faut »; les forces intellectuelles dont il dispose sont très élevées et l'agressivité a chez lui une place importante. C'est surtout au contact de l'obstacle qu'il a conscience de ce qu'il est et de ce qu'il lui est possible de faire, de ce qu'il peut donner. Il ramasse toutes ses possibilités et bondit droit sur l'obstacle qui doit céder, c'est pourquoi, il attaque un adversaire de face, bravement, se riant du danger. Sa volonté est un effort constant, tendu, pour échapper aux intérêts et aux

passions. Il lui faut aussi un idéal, un but, car il est ambitieux et il est très rare qu'il ne l'atteigne pas. Ce type LEONIEN aime le luxe, la splendeur, le somptueux, il a le goût d'étaler sa puissance et sa richesse. Il a un caractère altier, fier, loyal; il aime les choses franches, nettes, ouvertes et s'il flaire quelque manigance secrète, fausseté ou allure sournoise, il demande et exige des explications, étant lui-même toujours prêt à en fournir. Son grand péché capital est l'orgueil mais on l'en excuse à cause de ses qualités royales.

IL Y A DEUX TYPES DE LEONIENS : l'Herculéen de type bilio-sanguin paraît se rapprocher du félin; il a assez nettement un masque animal; forte carrure, tête puissante et massive, forte figure en avant, des cheveux plantés en crinière. L'Apollinien est d'une élégance aristocratique. Le visage est découpé en lames minces, en lignes précises : un front pur et élevé, des sourcils au contour arqué que continue celui du nez, assez fort et légèrement aquilin; saillie du menton et du nez, les TRAITS sont grands et élancés. L'ensemble du corps est svelte, olympique, formes fuselées et allongées : le tout donne une impression de distinction, d'ampleur, de clarté et d'harmonie. Mais, chez les deux types, il est des points communs : port de tête droit, fier, noble, majestueux, hautain ou provocant, regard intense ou lumineux, dominateur, direct et souvent fascinateur. Sa démarche est assurée, régulière, souvent rapide. A remarquer les gestes précis et sobres chez l'Apollinien, impérieux et démesurés chez l'Herculéen. LA SANTE est très bonne car le Soleil procure à ses fils la vitalité majeure, sa chaleur étant vitale par définition. Toutefois, les troubles circulatoires provenant des organes moteurs, comme le coeur, les centres nerveux, la rate sont à surveiller, cela est dû à son activité souvent débordante. Chose à remarquer, après un copieux repas, ils sont sujets à être congestionnés. Attention aux coups de soleil. La température peut monter très vite. A CONSEILLER, olives, ail, les essences de fleurs telles que menthe, thym et romarin.



LION



L'HOMME a deux visages (voir plus haut) : l'Apollinien ne désire qu'assouvir ses besoins et considère la femme, souvent, comme un décor aussitôt la conquête terminée. L'Herculéen se jette, par contre, à corps perdu dans l'amour sans scrupules, sans regarder en arrière, la femme est pour ce type l'occasion d'ajouter un fleuron à sa couronne.

LA FEMME, en amour, risque sa carte, qu'elle garde en réserve, en temps et lieu; elle attend le moment propice. Ses aspirations amoureuses sont élevées et impérieuses, pour lui plaire, il faut être au moins à sa hauteur et elle est parfois distante et dédaigneuse. Si ce type aime COMMANDE, ce n'est pas pour regarder les autres travailler, il met la main à la pâte. Le fait est que ceux qui entreprennent de le suivre, se sentent fatigués bien avant lui, il a la volonté de réussir.

Quelques lions sortis du nombre : Camille Andréa, Louis Aubert, Janyne Brodeur, Margot Campbell, Manolita Del Vayo, Rolande Desormeaux, Conrad Gauthier, Emile Genest, Alain Gravel, Marguerite Gignac, Denis Harbour, Mireille Lachance, Félix Leclerc, Fernand Martel, Raymond Massard, Carole Mercure, André Pagé, Pauline Pontbriand, Denise Provost, etc. . . .

« QUAND IL SAURA 'SON ANGLAIS', JE LE RETIRE
DE L'ÉCOLE » . . .
« L'UNIVERSITE, ÇA COUTE TROP CHER ! »

le N.C.S.

vous répond NON!



Récemment, les statistiques nous apprennent que 70% des chômeurs de la province de Québec n'avaient pas terminé leur 8e année. Nombre de ceux-là avaient si tôt abandonné l'école par incapacité, inaptitude ou manque de goût, et cela, très souvent par ignorance ou inconscience des parents: Ceux-ci prétendant que savoir un peu lire, un peu compter et surtout parler l'anglais représentaient des connaissances suffisantes pour bien se tirer d'affaire dans la vie. Pour appuyer leur dire, ils ne manquaient pas d'apporter le cas du cousin un tel ou d'un voisin quelconque qui, après avoir abandonné ses classes au cours primaire, roulait aujourd'hui en Cadillac. Certains parents étaient sincèrement convaincus en apportant cet argument, mais d'autres profitaient de la première justification venue pour refuser leur responsabilité. Car par instinct ou par observation, ils prévoyaient l'expansion économique, industrielle ou autres du pays, et par conséquent la nécessité éventuelle d'avoir un matériel humain instruit, compétent et spécialisé.

Mais de ces 70% de chômeurs, il y a ceux dont l'influence familiale et le quotient intellectuel prédisposaient à une éducation universitaire, mais qui ont dû y renoncer par manque d'argent. Ceux-là, hommes et femmes, se trouvent aujourd'hui à la recherche désespérée de travail, sans ressources et sans défen-

se. Il est difficile de rester indifférent à cette inévitable injustice de la vie. Devant ce spectacle, les parents encore jeunes font un bond dans l'avenir et pensent au sort de leurs propres enfants devenus adultes: Ils "s'armeront" d'énergie et de courage et verront à l'éducation scolaire et universitaire de leurs enfants. C'est en pensant à ces jeunes parents et à leurs enfants qu'un groupe de professionnels et d'universitaires canadiens ont mis sur pied un plan de financement qui facilite au futur étudiant l'accès à l'université. Cet organisme dont le nom enregistré est la "FONDATION N.C.S." a reçu sa charte du gouvernement fédéral comme organisation sans but lucratif. Tous les gouverneurs de la fondation donnent leurs services sans aucune rémunération.

Ce plan ouvre au Trust général du Canada, au nom du souscripteur, un compte d'épargne dans lequel on lui demande de faire régulièrement des dépôts mensuels. Le montant de ces dépôts dépend de l'âge de l'enfant qui profitera de ce plan. Plus il sera jeune, moins il en coûtera: Par exemple, s'il a deux ans, on demande la somme minime de \$10.00 par mois et s'il a huit ans, âge limite pour accéder à ce plan, le dépôt mensuel sera de \$25.00. Les économies en dépôt au Trust Général du Canada, restent toujours sous le contrôle du souscripteur et celui-ci peut les retirer en tout temps.

Les intérêts produits par son compte d'épargne et par celui des autres participants sont réunis et mis de côté par le fiduciaire de la Fondation pour aider à financer l'éducation universitaire des enfants inscrits au plan.

Lorsque l'enfant est prêt à entrer à l'université, le souscripteur retire toutes ses économies pour financer la première année universitaire de l'étudiant. Si celui-ci passe avec succès cette première année, la Fondation pourvoit automatiquement aux frais des trois autres années à la seule condition que l'étudiant passe chacune avec succès. En plus des frais de cours, les bourses octroyées prévoient également les dépenses incidentes de l'année, telles que manuels, frais d'enregistrement, de laboratoire et pension complète. L'étudiant peut entrer dans toute université reconnue au Canada et peut même, pour des raisons valables, lesquelles sont soumises au bureau des gouverneurs, choisir une université située en dehors du pays.

Ce plan offre comme suprême avantage de ne comporter aucun risque car si, pour quelques raisons que ce soient, l'enfant ne fréquente pas l'université, le souscripteur se verra remettre la somme complète de ces économies, moins le premier cent dollars, (\$100.00) lesquels serviront à couvrir les différents frais d'administration. On a même pensé à la gratuité universitaire: Là encore, la Fondation remet à chacun ses économies. Plusieurs peuvent être intrigués par le fonctionnement de ce plan alors que son système, très

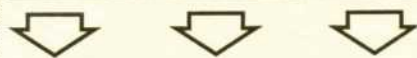
simple, est basé sur la coopération: Les sommes déposées pendant des années, à intérêts composés produisent une somme d'intérêts importante. Bien que les sommes en capital épargnées par les participants restent leur propriété individuelle, et sous leur contrôle, l'intérêt de ces sommes formera des montants relativement considérables qui, par l'intermédiaire de la Fondation N.C.S. contribueront uniquement à défrayer les dépenses de l'éducation universitaire. Pour diverses raisons, beaucoup d'enfants inscrits au plan, ne feront pas d'études universitaires, mais les intérêts des dépôts faits pour eux resteront à la Fondation qui s'en servira au bénéfice de ceux qui iront à l'université.

Voilà, ce me semble, un organisme qui répond à un besoin actuel des Canadiens-français. Si tous, nous ne déployons dès maintenant, le maximum d'efforts en vue de l'éducation future de nos enfants, et ne profitons pas des moindres chances qui s'offrent à nous pour alléger notre tâche, nous traînerons encore pendant plusieurs générations, tous nos défauts et faiblesses dont on rend, à l'heure actuelle, les "autres" responsables. Mais il viendra un jour, où un examen de conscience honnête s'imposera et nous forcera à rejeter tout espèce de justifications pour découvrir le vrai coupable...

MONIQUE ROY

Les lectrices intéressées à avoir des renseignements supplémentaires touchant le N.C.S. n'ont qu'à écrire à La Revue Populaire, 975 de Bullion, au soin de La Rédactrice.

LE MOIS PROCHAIN



4 ans — 4 naissances

La joie d'avoir un enfant quand nous l'avons voulu

DEUX TEMOIGNAGES TROUBLANTS

pour appuyer l'article de Renée Pelletier - Rowan sur LA REGULATION DES NAISSANCES et LA METHODE SYMPTOTHERMIQUE

AUSSI

L'histoire fascinante de LA DEMOISELLE DU VESTIAIRE par E. B. Allaire

PLUS

Les mille et un secrets du maquillage des YEUX par Marie Noëlle-Stien



BIEN! La petite robe de bain en frisé
BIEN! Cette sécurité que vous donne Tampax au bain

Vous ne savez pas ce que vous manquez en ignorant la protection hygiénique interne de Tampax... surtout durant les chaleurs, il est merveilleux, non seulement au bain mais dans la pratique de tous les sports! Tampax est si propre et si confortable! Tellement sûr et imperceptible! Tampax vous permet de faire de la natation; vous vous sentez aussi propre et fraîche hors de l'eau que dans l'eau. Pas d'odeur, pas de ceintures, pas d'épingles, pas de bandes; et s'en débarrasser n'est pas un problème. Tampax est sans contredit la méthode moderne! Des millions de femmes ont utilisé des milliards de Tampax. Faites comme elles: vous n'en serez que plus heureuse. Canadian Tampax Corporation Limited, Barrie, Ontario.



Inventé par un médecin—des millions de femmes l'utilisent

Les magazines nationaux du Canada développent l'esprit canadien

déclare l'Honorable John Robarts,
Premier Ministre de l'Ontario:

"Nos publications et périodiques nationaux aident à unir notre nation et font partie des principes démocratiques de renseigner nos gens et de les aider à établir leurs opinions sur divers sujets.

L'on ne pourrait trop appuyer sur l'importance des magazines canadiens comme contribution à la prospérité et au prestige du pays. En effet, par suite de leur envergure nationale, ils transmettent des idées qui concernent le Canada en entier et à tous les Canadiens, mieux que tout autre moyen de communication. En plus, comme leur principal intérêt est le Canada, ces publications se concentrent sur des sujets canadiens à un degré que l'on ne peut prévoir dans des publications étrangères.



L'Honorable John P. Robarts, C.R., LL.D.
Premier Ministre de l'Ontario

CHATELAINE
CHÂTELAINE-LA REVUE MODERNE
HEALTH
LIBERTY
MACLEAN'S MAGAZINE

LE MAGAZINE MACLEAN
LA REVUE POPULAIRE
LE SAMEDI
SATURDAY NIGHT
WESTERN HOMES & LIVING

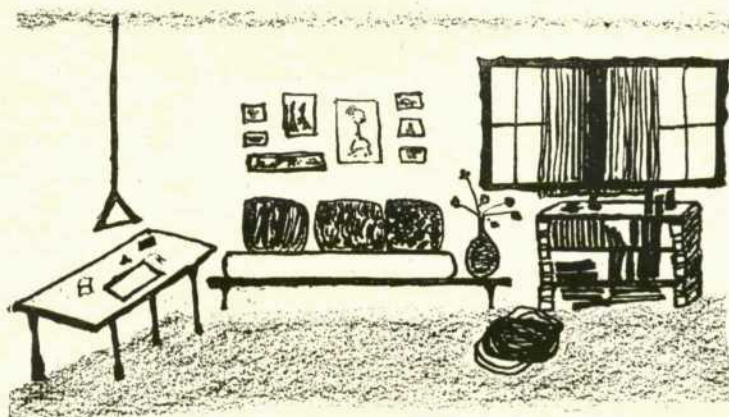
MAGAZINE PUBLISHERS ASSOCIATION OF CANADA

21 DUNDAS SQUARE, TORONTO

LA **BOUTIQUE** **FANTASQUE**

La rentrée des classes, pour un bon nombre d'étudiants des degrés secondaires et universitaires, signifie, en plus de l'achat des livres et de la revision de la garde-robe, une installation provisoire dans quelque logement de location. Tous ces jeunes gens, venus de l'extérieur, n'ont pas toujours la chance de trouver le gîte et le couvert dans une maison amie. La plupart d'entre eux doit se satisfaire de solutions de fortune.

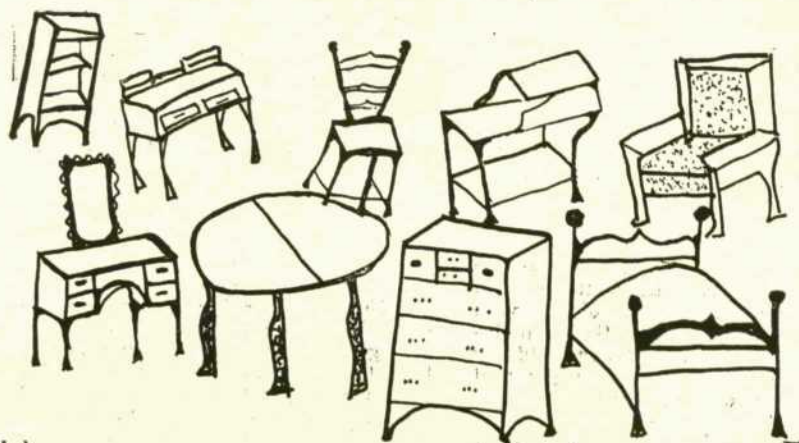
CE QUI NE VEUT PAS DIRE NECESSAIREMENT LAIDEUR ET INCONFORT.



a)

Il est désormais reconnu que le cadre dans lequel nous évoluons influence considérablement notre comportement. De même, les couleurs ont une répercussion psychologique sur les êtres ; si le bleu, par exemple, invite au repos, le jaune et l'orange stimulent les facultés mentales. D'où, pour l'étudiant, l'importance d'un décor approprié à l'étude et à la réflexion. L'étudiant passe la majeure partie de son temps assis devant sa table de travail. Celle-ci doit être assez vaste pour permettre, sans gêner le travailleur, un amoncellement de bouquins, de dossiers et de paperasses. La plus simple des tables de travail — en même temps que la plus économique — consiste en une vieille porte dressée sur quatre pattes préfabriquées en bois ou en métal que n'importe quel quincailler vend pour quelques dollars. Ne négligeons pas l'éclairage au-dessus de cet élément de travail. La lampe suspendue et mobile peut être facilement confectionnée avec un jeu de deux poulies de corde à linge et quelques pieds de fil maintenu par un poids. L'abat-jour ? Un simple panier à fruits en rotin. En passant, il n'est pas superflu de rappeler ici le confort et le bon marché des meubles en rotin. Les livres se rangeront sur un sèche-linge accordéon traversé de planches. D'aucuns préféreront à cet arrangement fantaisiste la solidité un peu lourde des rayonnages soutenus par des briques. Si l'espace manque, on se contentera d'étagères fixées au mur ou simplement posées sur la table de travail. Le coin repos comprendra — on s'en doute — un petit lit continental ou un divan. Si la dépense en était trop considérable, on pourra réaliser l'installation suivante : une tablette de bois épais (contreplaqué $\frac{3}{4}$ pouce) posée sur des traverses en bois également recevra, en guise de matelas, un coussin de caoutchouc-mousse. Deux « boîtes à beurre » superposées et tapissées de cuirette formeront une petite table de nuit fort pratique.

Enfin, et ce n'est pas rien, chaque étudiant qui s'installe dans ses meubles doit faire un pèlerinage obligatoire aux entrepôts de l'Armée du Salut ou à ceux des Chiffonniers d'Emmaus.



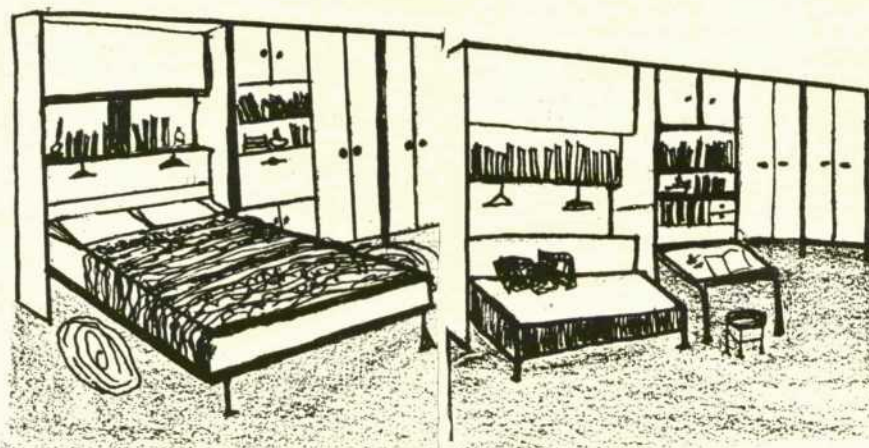
b)

Là, il dégotera — en marchandant — les quelques chaises indispensables, les vieux cadres qui abriteront les reproductions favorites et surtout cinq ou six vieux coussins de divan (0.25 pièce) qu'il empilera dans un coin de la chambre et qu'il étalera par terre pour asseoir les copains, les soirs de réunion.

a) 2 PORTES + 8 PATTES + 12 BRIQUES + 3 PLANCHES
+ 6 COUSSINS + 1 MATELAS = 1 CHAMBRE
D'ETUDIANT

b) ANTIQUITES + FERRAILLE + POUSSIÈRE = ARMÉE DU
SALUT

c) 4 PLANCHES DE BOIS ET DES CLOUS + 1 MATELAS
PLIANT (ÇA SE VEND, OUI VRAIMENT) = 1 CHAMBRE
POUR DEUX



c)

ELLE ETAIT LONGUE, la file d'attente, à la porte du bureau de Guido Manzotti, le directeur du *Château d'If*. C'était le jour où l'on recevait les candidats et candidates au tour de chant et aux « variétés » de toutes sortes.

Dans la pièce meublée seulement de chaises de bois, ils étaient nombreux les jeunes gens et les jeunes filles portant un rouleau de papier à musique, et aussi les vieux cabotins croyaient encore à leur étoile, et les dames un peu mûres, outrageusement maquillées, qui tenaient la tête bien haute pour qu'on ne vit pas les plis de leur cou.

Certains bavardaient ensemble et se rappelaient des souvenirs de tournées. Chacun n'avait d'autre souci que de se mettre le plus possible en valeur aux yeux de la galerie. A les entendre, ils étaient tous les égaux de Maurice Chevalier. S'ils avaient perdu les millions amoncelés en leur longue carrière et se retrouvaient dans l'antichambre de ce modeste music-hall marseillais, c'était la faute, bien entendu, de l'unique fatalité.

Les jeunes étaient moins bavards, démolis à l'avance par ce spectacle de leurs aînés. Était-ce là l'avenir qui les attendait ? En ce cas, l'envie de lutter les abandonnait sur-le-champ.

La porte s'ouvrit, poussée par un garçon de bureau rien moins qu'aimable :

— Au premier... C'est vous, la petite blonde ? Eh bien ! entrez !

Cependant un nouveau personnage pénétrait dans la salle d'attente. Un grand garçon mince et blond, vêtu d'un gros pardessus beige. Son nom circula aussitôt dans l'assistance : Thierry Florat ! Tous les visages se parèrent du même sourire admiratif.

Thierry Florat, le chanteur de charme ! Il se trouvait donc à Marseille ? Mais que venait-il faire ici, au *Château d'If*, lui que se disputaient l'*Olympic*, l'*Alhambra*, les plus célèbres établissements de Paris et de l'étranger ?

La jeune fille blonde s'était retournée, à l'instant de franchir le seuil du directeur. Le rouleau de musique trembla dans ses mains. Elle reconnut, comme les autres, ce Thierry Florat qu'elle n'avait jamais entendu qu'à la radio, manquant toujours d'argent pour aller au théâtre autrement que sur la scène.

Le garçon de bureau, par-dessus la tête blonde, adressa à Thierry des signes de bienvenue :

— Monsieur Florat, quel honneur !... Vous désirez voir M. Manzotti ?

— Oui, je viens de débarquer du *Bretagne* qui me ramène d'Amérique du Sud et je n'ai pas voulu manquer cette occasion de serrer la main à mon vieil ami. Guido a été mon imprésario, il y a cinq ans, à l'époque de mes débuts. Je n'oublie pas que je lui dois beaucoup.

— Comme c'est gentil à vous ! Eh bien ! passez tout de suite. Il n'est pas question de vous faire attendre, même une minute.

Puis, retrouvant sa voix rugueuse teintée d'un accent agressif :

— Vous, la petite, débalez le terrain ! Vous entrez tout à l'heure. Eh bien ! quoi ? Vous entendez ce que je dis ? Place à M. Florat, dare-dare !

Thierry avait eu le temps d'embrasser du regard la jeune fille dont les yeux bleus ne le quittaient pas, éblouis et comme fascinés, d'admirer la minceur invraisemblable de sa taille, la gracilité enfantine de son buste, la pureté de son profil, la fraîcheur de son teint et, surtout, la blondeur lumineuse de sa chevelure soyeuse, dénouée, longue jusqu'aux épaules et naturellement ondulée.

— Je vous en prie, mademoiselle, dit-il en la saluant courtoisement, passez puisque c'est votre tour. Je suis désolé, d'ailleurs, de retarder qui que ce soit. Mais c'est un fait, je dispose de très peu de temps. Il faut que je reprenne la route pour Paris.

— Alors, quoi ? C'est pour demain ? cria une voix dans le bureau. Mamma

mia ! quels escargots ! Qui est celle qui s'appelle Géraldine Faubert ?

La jeune fille hésita un instant puis, encouragée par le regard souriant de Thierry Florat, se jeta dans le bureau avec une mine affolée. Guido Manzotti ne s'y trouvait pas seul. Un petit homme bossu, humble, aux yeux très tristes, était assis sur le tabouret du piano.

La figure de bouledogue du gros Italien qui trônait derrière une longue table couverte de photographies d'artistes et de magazines professionnels, s'écarta d'un large sourire en la voyant si jolie.

— Voyons ce que vous savez faire, dit-il avec une soudaine bienveillance.

— Je chante, monsieur... J'étudiais la musique classique et j'ai joué dans une opérette mais, depuis peu, je me suis mise à la chanson.

— La chanson sentimentale ou comique ? Ici, c'est plutôt le genre gai, mais, avec votre physique, vous faites mieux de travailler dans le sentiment... Allons, donnez à Emilio ce que vous avez apporté.

— Je vais commencer par *Ciel bleu*.

— Ce que vous voudrez, et vite. J'ai l'habitude, je vois tout de suite.

Le pianiste préluda et elle commença à chanter. Le trac la paralysait, formait un noeud dans sa gorge. Dès les premières mesures, elle comprit que rien ne marcherait, qu'elle se montrait détestable. Elle ne fut pas surprise lorsque le directeur, d'un geste, lui signifia de s'arrêter. Il n'avait pas l'air fâché mais ne souriait plus.

— Non, mon petit, ça ne va pas du tout. Dommage parce que vous avez une gentille frimousse et que la silhouette n'est pas mal non plus. Je dirai même que le timbre de voix est joli, mais vous ne savez pas chanter. Vous n'avez ni l'intonation, ni le coup d'oeil, ni le geste. Vous êtes raide comme un piquet. Ce n'est pas ce qu'il faut chez nous. Allez apprendre tout ça. Vous reviendrez quand vous saurez.

Elle reprit des mains d'Emilio l'exemple de *Ciel bleu*. Le petit pianiste avait les yeux encore plus sombres que lorsqu'elle était entrée. Elle le remercia, salua Manzotti et s'en alla sans essayer de défendre sa cause. Le directeur n'avait pas le temps de l'écouter. D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? Ce qu'il avait dit était vrai. Pourtant, s'il avait su, peut-être... Sous son apparence brutale, il avait l'air d'un brave homme.

Elle n'eut de regard pour aucun de ceux qu'elle croisa dans l'antichambre, même pas pour Thierry Florat dont elle avait oublié la présence, même l'existence. Dehors, elle promena sur les alentours des yeux éperdus. Où aller ? Retourner dans cette chambre dont elle serait expulsée le lendemain ? C'était loin, à l'autre bout de la ville, et elle n'avait plus de forces. Elle ne pourrait faire un pas sans avoir mangé quelque chose.

Elle eut rapidement repéré, juste à la droite de l'immeuble qui abritait le music-hall de Manzotti, une boulangerie. Elle ouvrit son sac fatigué, conta sa monnaie, entra dans la boulangerie et y acheta un croissant. On venait d'apporter dans le magasin, sortant du four pour un client, une énorme volaille rôtie. La jeune fille eut un vertige, se précipita au-dehors et s'appuya à la devanture. Là elle commença à grignoter son croissant. Une bouchée trop copieuse lui resta dans le gosier. Elle avait faim et ne parvenait pas à manger. Sa tête était vide de pensées. Elle resta là une demi-heure sans se demander où elle était, d'où elle venait, où elle pourrait bien aller.

— Mademoiselle, je ne me trompe pas ? C'est bien vous qui étiez tout à l'heure...

Thierry était devant elle, avec son sourire avenant, son confortable manteau beige, ses joues roses d'homme bien nourri. Que lui voulait-il, le chanteur de charme ? Quelle raison pouvait-il avoir de l'arrêter dans la rue ?

Oh ! naturellement, il cherchait une aventure. On sait qu'une jeune fille isolée que boude la chance est la plus facile des proies quand elle a « une gentille frimousse ». Elle tenta un mouvement de protestation et de fuite, mais la main de Thierry Florat retint doucement la sienne, celle qui tenait le croissant à peine entamé.

Peut-être, en effet, cherchait-il une aventure, ce garçon de vingt-huit ans enfant gâté de la fortune et du succès. Il rentrait d'Argentine, du Pérou et du Brésil où il n'avait vu que des brunes. Or, il aimait surtout les blondes, les vraies blondes aux yeux bleus, au teint nacré. Géraldine correspondait exactement à son type de femme préférée. Mais il y avait aussi autre chose qu'il expliqua immédiatement pour qu'elle ne pût présumer de ses intentions :

— Cela n'a pas marché, n'est-ce pas, avec Guido ? Je m'en suis douté tout de suite en vous voyant sortir de chez lui avec cet air consterné. Non, pas consterné : résigné, vaincu. Il me l'a confirmé lui-même. Il ne vous a pas engagée.

Elle éclata d'un rire cruel qui faisait mal à entendre :

— Oh ! engagée ! Nous sommes loin de compte. Dites plutôt qu'il m'a fait comprendre que personne ne m'engagerait, que je n'avais aucun talent, aucune chance de réussir. Cela ne m'a pas étonnée, je ne suis qu'une débutante... Mais une débutante, elle aussi, a besoin parfois de se nourrir...

Cette phrase prononcée, elle devint écarlate. Allait-il croire qu'elle demandait la charité ? Elle secoua la main qu'il tenait toujours. Le croissant tomba dans le ruisseau. Elle le regarda, hébétée, disparaître dans une bouche d'égout.

— Merci, dit-elle, de vous intéresser à moi. Maintenant, il faut que je rentre à la maison. On m'attend pour déjeuner.

Le chanteur de charme éclata de rire.

— On vous attend pour déjeuner ? Et vous preniez un croissant comme apéritif, à deux heures de l'après-midi ? Ne me faites pas croire cela, petite fille. Venez plutôt avec moi qui, réellement, n'ai encore rien pris depuis ma descente du bateau.

— Non, je n'irai pas avec vous. Ce n'est pas parce que vous êtes Thierry Florat que je vais m'abaisser à...

— A déjeuner avec moi ?

Il paraissait décidément très amusé.

— Les jolies femmes, habituellement, n'ont pas l'impression de s'abaisser à quoi que ce soit quand je leur adresse une aussi simple et amicale invitation. Vous me vexez, petite fille. Je ne crois pourtant avoir rien fait qui justifie votre courroux. Au contraire, il m'eût été agréable de bavarder avec vous et de savoir si je pourrais vous rendre service. Il n'existe pas que Manzotti, ni que le *Château d'If*, ni que Marseille... J'ajoute qu'il fait un froid de chien et que nous sommes en plein courant d'air. Si vous attrapez une bonne grippe, cela n'arrangera en rien vos affaires.

Il avait déjà remarqué, dans l'antichambre de Manzotti, son imperméable de popeline blanche, élégant mais bien trop léger pour la saison. Elle devait geler, là-dessous. Il n'était pas surprenant qu'elle frissonnât, claquât des dents. Il l'entraîna et elle cessa de résister. Elle avait trop faim et trop froid. Et puis ce rire la désarmait. On ne rit pas aussi franchement quand on n'a d'autre projet que d'abuser de la détresse d'une pauvre fille. Les gens méchants ne savent pas rire.

Une luxueuse voiture blanche stationnait de l'autre côté de la rue. Thierry y fit monter Géraldine auprès de lui. Elle se sentit plus misérable encore sur les coussins cramoisis, face au tableau de bord éclatant, hérissé de boutons mystérieux et dorés.

Le chanteur alla se ranger près d'une des brasseries les plus célèbres du Vieux-Port. Il y pénétra avec désinvolture, poussant la jeune fille devant lui, insensible au murmure flatteur qui répétait le long de ses pas : « Thierry Florat... Thierry Florat... »

Quand ils furent assis à une table, le garçon s'approcha d'eux :

— C'est pour le déjeuner ? Et ce sera pour monsieur Thierry Florat ? Et pour mademoiselle ? Bouillabaisse, probablement ? Avec ou sans langoustes ? Et quoi, en attendant ?

Pour dire toute la vérité, Thierry avait débarqué au début de la matinée et s'était offert, à onze heures, un si copieux breakfast qu'il n'avait plus eu, ensuite, aucune envie de déjeuner. Les artistes ont de ces fantaisies en ce qui concerne les heures de repas. Mais il devinait en sa jeune compagne une telle fierté qu'il ne lui eût jamais proposé d'apaiser seule son appétit en sa présence. Elle eût évidemment déclaré qu'elle n'avait pas faim non plus, et il était sûr du contraire.

On est capable, à l'âge de Thierry, heureusement, d'absorber deux repas de suite et le jeune homme n'eut pas trop à se forcer. Quant à Géraldine, qu'il évitait de regarder afin de ne pas l'intimider, elle fit honneur à la bonne chère. Un grand verre de vin généreux avait rendu à ses joues quelque couleur rose. Quand elle eut terminé, elle poussa un soupir et Thierry, se tournant vers elle, vit que des larmes coulaient le long de ses joues.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je n'ai plus l'habitude, ni de manger, ni de boire, ni d'avoir chaud, ni surtout qu'on soit gentil avec moi, comme cela, de façon désintéressée. J'ai cru autre chose, tout à l'heure, quand vous avez voulu m'emmener. Maintenant je vois que vous êtes bon, tout simplement.

Si Thierry avait éprouvé le moindre désir d'aventure, il était définitivement renseigné. Géraldine était une jeune fille sérieuse et serait profondément déçue s'il manquait un seul instant au rôle de terre-neuve qu'il jouait en ce moment. Il n'y avait plus aucune méfiance dans les yeux ingénus qui se levaient sur lui.

— N'oublions pas, lui dit-il, que nous sommes là pour bavarder.

Ce qu'il semblait avoir oublié, c'était l'urgence de son retour à Paris. Il s'en souvint brusquement et s'excusa auprès de la jeune fille avant qu'elle eût commencé de lui conter ses malheurs :

— Si vous me le permettez, je vais donner un coup de téléphone à ma mère. Elle m'attendait dans la soirée et serait inquiète en ne me voyant pas arriver. Je la connais, maman, elle s'inquiète toujours. Aussi tard que je puisse rentrer à la maison, je vais l'embrasser dans son lit. Je la trouve endormie sur un livre et elle prétend évidemment qu'elle n'a pas encore fermé l'oeil. Mais, si elle se réveillait demain matin et ne me voyait pas dans l'appartement, elle alerterait toutes les polices de France.

Il revint au bout d'un quart d'heure. Géraldine était stupéfaite. Le célèbre Thierry Florat était le plus tendre des fils et s'attardait à Marseille, revenant d'Amérique du Sud et appelé par de prestigieux engagements, parce qu'une petite chanteuse ratée lui inspirait de la pitié...

— Alors, Géraldine, racontez. Pas trop de chance, à ce qu'il paraît ? Il ne faut pas vous décourager. Vous êtes jeune...

— Bien sûr, je suis jeune. C'est ce qu'on me dit, tous les jours, comme si je ne le savais pas... Dans notre métier, il y a de bonnes et de mauvaises heures, pour les jeunes comme pour les autres. Pour moi, les mauvaises durent depuis des mois. Je devrais dire depuis deux ans, depuis la mort de mon père...

Thierry Florat l'interrompit :

[Lire la suite page 23]

berceuse
pour
mon bonheur

par ANNE LECOURT



"Il est temps que le Québec sache sur quel pied danser"



Carnets intérieurs d'une jeune séparatiste

par MARIE JOSE RAYMOND

D'abord entendons-nous bien, ce n'est pas le séparatisme qui m'a tout d'abord attirée, c'est un séparatiste. J'ai tout de suite été d'accord, pas avec le séparatisme, avec le séparatiste. Or, chose fort naturelle ce séparatiste avait des amis. Des amis séparatistes. Or, vous le devinez, quand un séparatiste rencontre des séparatistes, de quoi parlent-ils ? De séparatisme bien entendu ! (Décidément il y a bien peu d'imprévus dans toute mon histoire !) C'est ainsi que commença mon cheminement intérieur vers le séparatisme. C'était à Percé, il faisait affreusement froid, et alors mes amis séparatistes commencèrent à s'entretenir devant moi de la question séparatiste. Remarquez qu'on ne parle de séparatisme uniquement quand il fait froid, mais enfin passons . . . Toujours est-il que je dois vous avouer très sincèrement qu'au début l'idée d'un Québec libre m'apparaissait d'un saugrenu ! Car enfin il

faut bien vous dire que je parle parfaitement anglais and I had as a matter of fact already « acknowledged » some Canadians which I thought were absolutely « suaves ». Et il faut bien vous dire que je vivais parfaitement heureuse dans un Canada sous domination « Canadian », et j'estimais normal que tous les Canadiens-français puissent être aussi heureux que moi. Car enfin les Anglais ne m'avaient jamais fait de mal à moi personnellement, au contraire ils semblaient entretenir à mon égard des intentions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles paraissaient de prime abord favorables.

Mais fatalement, à force d'entendre parler de l'indépendance du Québec, j'ai commencé à me poser des questions, comme toute personne intelligente l'aurait fait à ma place ! Mais les questions que je me posais n'étaient pas à ce moment très logi-

ques, car je l'avoue très humblement, à ce moment là, il m'était difficile de bien comprendre les très complexes théories de mes amis les indépendantistes. D'abord j'ai pensé que c'était parce que leurs raisonnements n'étaient pas très clairs ensuite j'ai cru que c'était parce que j'étais tout bonnement trop sotte, mais je suis rapidement revenue sur cette dernière opinion. Car j'ai finalement compris que je ne possédais pas la formation intellectuelle suffisante pour bien saisir dans son ensemble le problème séparatiste. En revenant de Percé, nous nous arrêtons à la Malbaie. Là aussi il faisait encore affreusement froid, on parlait encore de séparatisme, et là aussi je n'y comprenais fichtrement rien. De retour à Montréal, par sympathie plutôt qu'autre chose j'achète le premier numéro de « Québec Libre ». J'ai fait semblant de trouver ça très intelligent. Ensuite « Québec Libre » a fait une faillite. Là j'ai commencé à avoir des doutes. Je me suis dit que mon père, un pan-canadianiste convaincu, avait peut-être raison et que pour réussir « pratiquement » il fallait peut-être pactiser avec ceux que mes amis appelaient « les godons » (« God-damned »).

Après ces intrigants événements je me suis inscrite à la faculté d'architecture de l'université McGill. C'est mon père qui avait opté pour l'université anglophone. D'abord il était d'avis que l'architecture canadienne-française laissait à désirer, (remarquez qu'à regarder autour de nous, il faut avouer qu'il n'a pas complètement tort); il était aussi d'avis que le milieu de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole d'Architecture est un milieu essentiellement pervers : il faisait davantage confiance aux glacials anglo-saxons pour la santé de sa petite fille. (C'était bien gentil de sa part.) Faisons ici une confession complète. McGill est définitivement sympathique, je m'en suis aperçu tout de suite, et j'ai été confirmée dans ma première impression, lorsqu'après deux mois sur le campus anglais de Montréal je fus élue à l'unanimité Queen of the Fall Carnival. Malheureusement, malgré tous ces beaux succès, côté académique, ça n'allait pas très fort, ça n'allait même pas du tout, et j'ai dû quitter McGill après les vacances de Noël pour cause d'incompatibilité ethnique.

Après ces tribulations anglo-saxonnes, je fis un voyage en Europe. (Pour finir de former ma jeunesse.) Et, chose extrêmement bizarre, c'est à Rome et à Florence que j'ai commencé à devenir séparatiste. Car c'est à Rome et à Florence qu'on me disait : « Mais qué, vous êtes canadienne et vous parlez français ? Santa Madona mais où donc avez-vous appris ? » C'est aussi à Rome et à Florence que je me suis rendu compte que pour le reste du monde la culture française en Amérique ça ne pèse pas lourd ! Ça ne pèse à vrai dire pas du tout. Mais pas du tout, pour le Florentin, le Crétois, de Mexico à Dawson City il n'y a qu'une seule race d'hommes : des Américains, d'immenses américains avec des chemises-à-palmiers et des caméras. Et alors je me suis senti frustrée. (Ça ne m'arrive pas souvent). Frustrée brusquement comme ça de savoir qu'on était cinq millions en train de mourir, inconnus de tout le monde. Et puis mourir dans l'incognito c'est d'une indécence ! Je ne dis pas, mourir sur un champ de bataille comme dans les tableaux, ou bien mourir d'amour avec de grandes tristesses de saule pleureur, ça oui; mais mourir à la petite semaine, mourir à tempérament, mourir par versements mensuels à la Household Finance, ça fait décidément trop prolétaire. Et c'est à ce moment là que je suis devenue séparatiste. Par frustration. Il me restait à



DENIS VINCENT





justifier rationnellement mon séparatisme sentimental. Vous savez les justifications rationnelles ça ne pousse pas comme les radis. (Vous savez sans doute que les radis poussent très facilement; vous êtes sans doute même en train de constater que je possède de solides notions de culture maraîchère. On se cultive comme on peut.)

Enfin je suis revenue d'Europe. J'avais envie d'étudier quelque chose sans trop savoir quoi. Un ami séparatiste (le même qu'au début) me conseilla de m'inscrire à l'Institut d'Histoire de l'Université de Montréal. Ce que je fis, par désœuvrement. Et c'est à l'Institut que je suivis dès le mois de septembre, le célèbre cours « Introduction à l'Histoire du Canada » du professeur Maurice Séguin. Au bout de quatre mois j'étais devenue une séparatiste convaincue. Non pas que le cours du professeur Séguin soit une endoctrination souverainiste. Seulement que les conclusions qui découlent de ses études posent de façon irréductiblement scientifique que le Canada est historiquement condamné à la provincialisation c'est-à-dire à la limitation définitive de son agir par soi collectif, et par là enchaîné à vivre indéfiniment une série de processus de remplacements s'enchaînant indéfiniment dans le temps. De la constatation de la perspective de médiocrité éternelle offerte au Canada-français minoritaire dans une nation « Canadian », au désir de briser ce processus par la révolution, c'est-à-dire par la révolution pour l'indépendance il n'y a qu'un pas, qu'aidée de mes amis les séparatistes j'eus vite fait de franchir. Remarquez que les justifications intellectuelles du séparatisme sont beaucoup plus complexes que cela, mais enfin il serait beaucoup trop long de tout vous dire ici, et puis il y a des gens beaucoup plus compétents que moi qui ont traité ce sujet, et puis si vous n'êtes pas séparatistes, commencez donc par vous inscrire à l'Institut d'Histoire, car en fait le séparatiste n'est que celui qui connaît bien son histoire du Canada. Le problème vient de ce que les Canadiens-français en général ne savent absolument rien de leur histoire. Remarquez qu'étant donné que la majeure partie de notre population étudiant la science historique « de fleurons glorieux » dans le manuel épique des Frères Maristes, il n'est pas tellement surprenant que le séparatisme ait des adversaires. (Au fait il s'agit peut-être des frères des Ecoles Chrésiennes, ou d'une autre race encore; je ne suis pas très spécialisée en cléricologie. Ce par quoi je me distingue de Pierre-Elliott Trudeau. N'ayez crainte, il y a d'autres points sur lesquels je me distingue aussi de l'élément juriste. Notamment sur le fait de savoir ou de ne pas savoir son histoire du Canada.) Toujours à propos d'histoire du Canada, je signale à titre d'information purement gratuite que le professeur Maurice Séguin est un séduisant célibataire aux tempes grisonnantes. Ce qui pourrait le rapprocher de Pierre Elliott-Trudeau, si d'autre part les deux hommes n'étaient pas si différents. Notamment sur le fait de connaître ou de ne pas connaître le Canada-français. Quoi qu'il en soit, je vous engage à bien retenir ceci : les séparatistes sont uniquement l'aile gauche de la lucidité canadienne-française. (Je vous signale que cette entité ethnique n'existe que depuis très peu de temps.)

Peu de temps donc après mon arrivée à l'Institut d'Histoire, j'assistais au Congrès de fondation du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale. Notez je vous prie qu'au moins une bonne moitié des membres fondateurs du R.I.N. étaient mes amis que j'avais rencontrés à Percé. Un de mes amis séparatiste (le même qu'au début, la fidélité c'est mon fort : « Friends to the Revolution ») un de mes amis, dis-je, s'empessa donc de payer ma cotisation au R.I.N. J'étais devenue une séparatiste militante. (Vous plairait-il de savoir en passant que Monsieur Michel Brunet, B.Péd. (Montréal), licencié en sciences sociales économiques et politiques (Montréal), Ph.D. (Clark), directeur de l'Institut d'Histoire de l'Université de Montréal, et secrétaire général de la Faculté des Lettres de la même université, se réfère à moi en employant le terme de « Miss Indépendance ».)

Depuis ce temps je suis une militante du mouvement souverainiste, j'assiste à tous les congrès du R.I.N. et il m'arrive assez fréquemment d'aller danser le twist au « Grand National » avec Pierre Bourgault. Dans la vie de tous les jours, je m'occupe activement du recrutement du R.I.N. A titre d'ailleurs de pure information, je vous signale quelques noms de personnes qui se sont jointes au R.I.N. sous mon influence : Gontran, 30 ans, (Jaguar XKE,) Maximilien, 27 ans, (Porsche-Carrera) Ti-Guy, 17 ans, (CCM trois vitesses). Je vous signale aussi que mon président, Marcel Chaput m'a dédié un exemplaire de « Pourquoi je suis Séparatiste ». Inutile de dire que l'essentiel de mes croyances séparatistes y sont contenues. Il serait d'ailleurs assez à propos je crois de mettre ce livre au programme de toutes les écoles primaires de la province.

M. José Raymond.



BERCEUSE POUR MON BONHEUR

—Qui était donc votre père ? Vous vous appelez bien Faubert ? Ce nom ne m'est pas inconnu.

Le regard de la jeune fille se noya dans une tristesse infinie :

—Beaucoup de gens se souviennent, en effet, d'un comédien qui s'appelait Daniel Faubert, de son véritable nom Daniel-Gérald de Faubert de la Neuville. Il était encore très jeune, orphelin et sans fortune, quand il s'éprit de sa mère au cours d'une tournée de celle-ci au théâtre de Montpellier. C'était là que vivait mon père, chez le vîle oncle qui l'avait élevé. Vous voyez cela : le drame classique du jeune homme de bonne famille à qui l'on dit : « Épouse cette femme si tu veux, mais je te déshérite ! » Et le jeune homme se marie, et l'oncle lui coupe les vivres. Et puis, malgré le grand amour, il faut bien songer aux réalités quotidiennes. Que faire lorsqu'on a entrepris des études médicales, que l'on ne peut les poursuivre et que l'on est l'époux d'une actrice toujours en route de ville en ville ? Mon père était un bel homme, sa voix était chaleureuse. Il a commencé, au théâtre, par remplir de petits emplois pour ne pas quitter sa femme. Des rôles plus importants sont venus. La rivalité est née. Oui, dans son propre ménage—car on ne peut parler de foyer—il n'avait plus en face de lui qu'une camarade jalouse qui lui reprochait son succès alors qu'elle ne dépassait pas les rôles épisodiques. Mais passons sur tout cela. Qu'il me suffise de vous dire que j'ai souffert, toute mon enfance, de voir mon père malheureux. Il paraît que je lui ressemble. En tout cas, j'avais pour lui une grande, une immense tendresse.

Elle baissa la voix pour conclure : —C'est ici qu'il est mort, à Marseille, subitement. Depuis quelques mois j'étais seule auprès de lui...

—Et ensuite, Géraldine ? questionna doucement Thierry.

—Nous étions là par le hasard d'un engagement. Je n'y connaissais personne. J'avais étudié le piano et le chant, mais sans régularité, n'étant jamais au même endroit. Mon père, en mourant, me laissait à peine de quoi vivre pendant six mois. Je n'ai pas attendu ce délai pour me mettre à travailler. Je me suis introduite de mauvais gré dans ces milieux de spectacles dont mon père, soigneusement, m'avait tenue éloignée. Je pensais qu'en souvenir de lui on viendrait à mon secours. Je me trompais, les morts vont vite. Oh ! ce n'est pas que les gens de théâtre n'aient pas le cœur sur la main. Les camarades de papa avaient réglé les obsèques et lui avaient apporté une magnifique couronne. Mais se charger d'une orpheline, c'est autre chose, quand elle n'a aucune expérience de la scène.

« D'abord, j'ai été bien contente qu'on me donne un emploi d'ouvreuse, et puis le théâtre où je travaillais a été exproprié pour faire place à une banque. J'ai cru alors tenir ma chance : un directeur, trouvant que j'avais une jolie voix, m'a engagée dans les chœurs d'une opérette qui a tenu longtemps l'affiche. Ensuite, nouvelle déconvenue. Après des semaines de promesses, on me retire un rôle sur lequel je comptais, et me voilà réduite à la figuration... A quoi bon vous énumérer mes attentes et mes échecs ? Un camarade me dit, un jour : « Pourquoi donc ne te lances-tu pas dans la chanson ?... Quand on réussit, on y gagne un argent fou. » Je décide de tenter l'expérience et je travaille en ce sens. Les jours passent, je commence à me priver de tout, mes vêtements s'usent, je deviens à peine présentable. Les amis influents et complaisants sont loin. Les autres invoquent la dureté des temps. Parce qu'on n'est pas trop laide et qu'on garde le respect de soi-même, on évite tous les jours de basses compromissions en se créant des ennemis. On subit des nuits d'angoisse, avec un estomac qui crie, des lendemains désespérés. On abandonne toute ambition d'ordre artistique. On dit : « Je veux du travail, je ferai n'importe quoi ! » Mais ce n'importe quoi se dérobe également. Enfin on reprend

espoir, on a appris quelques chansons qu'on s'imagine bien chanter, aussi bien que certaines autres qu'on entend à la radio, et on va se présenter chez M. Guido Manzotti... Vous connaissez le résultat.

—N'avez-vous plus aucune famille ? Votre mère...

—Je ne veux rien lui demander ! protesta la jeune fille d'une voix soudain vibrante. Je mourrais de faim plutôt que de solliciter d'elle un centime, un repas ou une nuit sous son toit... Vous me regardez avec désapprobation, presque avec indignation. Vous pensez que je n'aime pas ma mère, que je suis une fille monstrueuse ? Ah ! si seulement je ne l'aimais pas ! Mes sentiments ne sont pas si simples !

—Je n'aurais pas l'idée de m'indigner. Tout existe. Je vous plains de tout mon cœur, voilà tout. Ma mère, à moi, sera toujours ma meilleure amie.

Le visage de Géraldine s'était fermé. Thierry comprit qu'il touchait une plaie vive et n'insista pas. Il songea : « Cette petite n'est ni une simulatrice, ni une rusée. Et moi, je ne suis qu'un égoïste qui s'est contenté jusqu'à ce jour de verser des sommes plus ou moins importantes dans les caisses d'entraide des artistes sans jamais se demander réellement quelle était la misère de ses frères moins heureux. Pour une fois que je me trouve directement en contact avec l'une de ces misères, vais-je passer sans me retourner ? Estimerai-je que je suis quitte avec un déjeuné, un conseil, quelques bonnes paroles ? Cette jeune fille si jolie, trop jolie pour n'être pas terriblement exposée... et la preuve en est que, tout à l'heure, si je veux être très sincère, mes intentions à son égard n'étaient pas absolument pures... vais-je permettre qu'elle finisse par tomber dans les bras d'un garçon moins scrupuleux ?... Drôle d'aventure ! Je me croyais don Juan et me voici saint Vincent de Paul ! Pauvre petite ! je serais le dernier des derniers si je n'essayais pas de la tirer de ce pétrin... Ce ne sera peut-être pas si commode, car l'effet des Côtes-de-Provence dissipé, elle va redevenir lointaine et orgueilleuse. Si je lui propose de venir avec moi en voiture jusqu'à Paris, elle va redresser sa petite tête en me disant qu'elle n'est pas ce que je pense, alors que je ne pense d'elle que le plus grand bien... »

Thierry consulta sa montre. Il appela le garçon et régla l'addition. Le visage de Géraldine s'attristait. Elle était déjà terminée, cette heure de détente, de confiance, presque de bonheur. Thierry allait-il simplement lui dire adieu devant la porte en lui souhaitant meilleure chance, ou prononcer l'une de ces phrases trop aimables dont elle connaissait la signification ? De toute façon, c'était fini, elle ne le reverrait jamais. Elle se leva en soupirant et, d'un mouvement enfantin, rejeta en arrière les mèches de sa chevelure.

Si elle n'avait pas eu ce geste, Thierry eût peut-être encore hésité, mais elle fut en le faisant si gracieuse, et en même temps si dénuée de coquetterie, qu'il éprouva à son égard un sentiment fraternel. Il prit le bras de la jeune fille et déclara :

—Écoutez, je viens de réfléchir. Vous allez venir avec moi. Ma voiture roule très vite et nous arriverons à Paris dans la nuit. Je vais vous présenter à maman et vous vous expliquerez entre femmes. Elle vous dénichera un travail quelconque en attendant des jours meilleurs. De mon côté, un peu plus tard, je chercherai à vous caser, au théâtre ou à la radio. Vous voulez bien ?

Une tout autre Géraldine était devant lui, rayonnante. Non seulement il ne lui disait pas adieu, non seulement il ne l'avait pas traitée comme n'importe quelle starlette à la recherche d'un protecteur, mais il l'emmenait dans sa famille, il la considérait comme ce qu'elle était réellement, une jeune fille bien élevée, digne d'intérêt et d'estime.

—Vous êtes ravissante ! s'écria-t-il comme s'il la regardait pour la pre-

mière fois. Vous verrez que la vie redeviendra belle.

Elle se mit à rire et montra ses petites dents blanches et pointues. Il ne l'avait pas encore vue rire. Brusquement, il se rembrunit.

—Heureusement que maman a beaucoup de relations et qu'elle se débrouille merveilleusement quand il s'agit de rendre service. Moi, j'aurai peu de temps à vous consacrer avant mon départ.

—Vous allez repartir, déjà ? Je croyais que vous arriviez ?

—Vous savez ce qu'est le métier ? Je n'ai que quelques jours à passer à Paris avant de gagner l'Europe Centrale et les Pays Scandinaves... Et attendant, je vous emmène. Passons chez vous prendre vos affaires et en route ! Pas de temps à perdre... non, pas même en remerciements, Géraldine.

LE SALON de Mme Florat était une grande pièce claire, rendue plus hospitalière encore par de vieux meubles de famille, des portraits de Thierry à tous les âges et des vases remplis de fleurs.

Ils étaient trois auditeurs qui allaient juger la jeune fille : Mme Florat, son fils et un homme d'une trentaine d'années, brun aux yeux sombres, à la bouche un peu amère, que Thierry avait présenté en ces termes à Géraldine :

—Le compositeur Raoul Vancourt, dont l'une au moins des œuvres, *Ciel Bleu*, vous est connue. Nous nous connaissons depuis l'enfance. Il a été longtemps mon accompagnateur et demeure mon meilleur ami. Hélas ! il ne peut plus venir avec moi dans mes tournées. Son travail, ses succès le retiennent à Paris.

Raoul Vancourt avait mélancoliquement hoché la tête :

—S'il n'y avait que cela, Thierry, tu sais bien que je ne te quitterais pas. Les heures que nous avons passées à travailler ensemble sont les meilleurs souvenirs de ma vie...

L'accueil fait par Mme Florat à la jeune fille en détresse avait dépassé en bienveillance, en gentillesse compréhensive, les prévisions les plus optimistes. Cette grande femme anguleuse, sans beauté, au langage brusque, cachait sous un extérieur assez rude une bonté aussi spontanée qu'agissante. Tout de suite conquise par la grâce fragile et émouvante de cette brebis perdue découverte par son fils, elle avait pris des décisions essentielles : la jeune fille, jusqu'à nouvel ordre, s'installerait dans l'appartement et, le plus tôt possible, on lui trouverait un travail. En attendant, il était urgent qu'elle récupérât des forces car, de son oeil aigu de mère vigilante, Mme Florat avait diagnostiqué un début d'anémie et une faiblesse consécutive à une indiscutable sous-alimentation.

Maintenant, entre ses deux bienfaiteurs et leur sympathique ami, tous trois animés des meilleures intentions du monde, Géraldine allait montrer de quoi elle était capable. Elle se préparait à chanter quelques morceaux de son répertoire, en commençant par ce *Ciel Bleu* qui, pourtant, ne lui avait pas porté bonheur au *Château d'If*.

Thierry n'avait pas l'habitude de faire les choses à moitié.

Tout enfant, à l'âge où les autres boudent leurs leçons de musique et rêvent de devenir détectives ou explorateurs, il s'était donné de tout son cœur à la maîtrise de sa paroisse dont le curé disait qu'il « chantait comme les anges ». L'ange moderne, c'est le chanteur de charme. La voix de Thierry, après la mue, était devenue chaude et caressante, irrésistible comme l'était sa vocation.

Jamais il n'avait connu les angoisses d'une Géraldine. Riche dès le berceau, il avait grandi au milieu de l'encens : après celui de l'église, celui des admirateurs. Quel orgueil pour son vieux curé lorsque l'ancien enfant de chœur, quand il se trouvait à Paris, montait à la tribune pour chanter encore !

Bien sûr, il avait aimé, et toujours avec passion, mais cette flamme s'étei-

gnait vite. Les jeunes femmes à peine courtisées lui tombaient trop aisément dans les bras. Qui eût repoussé Thierry Florat ?

Avec Géraldine, rien de semblable. La moindre parole équivoque eût suffi à la mettre en fuite. Jamais elle ne l'eût suivi à Paris s'il n'avait parlé de sa mère, si ce n'avait été Mme Florat elle-même qui lui eût offert l'hospitalité.

Géraldine l'enthousiasmait autant que sa propre bonne action. Il ne se lassait pas de contempler cette petite fille, qu'il ignorait l'avant-veille, et de dénombrer les éléments de sa beauté. Elle possédait sans aucun doute un immense talent méconnu et qui bouleverserait les foules. Il allait la révéler au monde, l'imposer, faire d'elle une vedette internationale. Comme elle serait belle, en longue robe de velours noir, ses cheveux de soie blonde répandus sur ses épaules nues ! Elle répondrait aux journalistes qui viendraient l'interviewer : « C'est Thierry Florat qui m'a lancée. Je lui dois tout. Je lui serai éternellement reconnaissante. »

Déjà se mêlaient en lui la joie, l'orgueil, les premiers enivrants d'un amour voué aux lumières vives et aux fracas des cloches de la célébrité...

Mais Raoul Vancourt s'était assis devant le piano à queue. Il préluda. Géraldine se mit à chanter.

Comme l'avait dit Guido Manzotti, la voix était assez jolie. Une voix claire, des notes touchantes et plaintives. Mais, il fallait bien en convenir, un très long chemin s'étendait entre le rêve et la réalité. Géraldine chantait comme un enfant sans expérience lors d'une audition d'élèves. Sa maladresse avait même quelque chose de pénible et, dans les passages difficiles, on voyait l'effort crispier son visage. Ses gestes, qui se voulaient désinvoltes, étaient raides et artificiels.

Point n'était besoin d'en entendre davantage pour se convaincre d'une évidence : personne actuellement à Paris, et même pas en province, n'engagerait cette débutante dans un établissement sérieux. Pour qu'elle put prétendre à vivre de sa voix, il lui faudrait encore de longs mois d'études.

Mme Florat glissa un regard vers son fils et le vit absolument consterné. Malheureusement, la jeune fille avait suivi ce regard. Elle s'interrompit brusquement, cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots. Raoul Vancourt eut un sourire d'indulgence. Elle était trop jolie, trop gentille, trop à plaindre, pour qu'il lui tint la moindre rancune d'avoir massacré son *Ciel Bleu*.

Thierry bondit de son fauteuil et se précipita vers elle pour la consoler. En réalité, il se sentait plutôt soulagé. Il avait souffert pour elle pendant tout le temps qu'elle chantait. Il avait eu hâte qu'elle se tût pour la retrouver, telle qu'il l'admirait, telle qu'il commençait à l'aimer.

Mais elle se détourna de lui et ce fut dans les bras de Mme Florat qu'elle se laissa tomber, rouge de confusion, étouffant de chagrin.

—C'est fini, gémissait-elle. C'est fini. Je l'ai compris en vous regardant tous les deux. J'ai honte de m'être ridiculisée aux yeux de M. Vancourt...

Les deux hommes émettent un murmure qui voulait être encourageant et ne fit que la déprimer davantage.

—Ne dites rien, ce n'est pas la peine. Je vous dis que j'ai compris. Depuis des mois, je ne vivais que d'illusion. Je ne sais pas chanter, n'est-ce pas ? Il ne me reste aucun espoir ?... N'ayez pas peur de me faire mal. Il y a d'autres métiers que celui de chanteuse. Le malheur est que je n'en connais aucun. Tout « enfant de la balle » que je suis, mon père m'a élevée comme on élevait autrefois les jeunes filles de son milieu, sans les armer pour la vie... Ce qui me fait le plus de peine, c'est de vous devoir ainsi, quand vous avez été si bons !... Eh bien ! je vais vous dire adieu et essayer de me tirer d'affaire d'une autre façon. Ce sera peut-être plus facile à Paris qu'à Marseille. Je travaillerai de mes mains, je ferai des ménages. Moi, je me suis prise pour [Lire la suite page 26]

ET QUE CA SAUTE!

par GERMAINE GLOUTNEZ

Ce numéro étant consacré à l'adolescente, voici des suggestions de recettes et de menus très simples lui permettant de se tirer d'affaire lorsqu'elle est seule pour le lunch ou le dîner. Ceci pourrait également être utile à la femme qui travaille et à celle qui doit faire de la popote pour deux personnes ; ce qui n'est pas beaucoup, mais peut prendre tant de temps ! Qui ne se lasse du bifteck qui revient trop souvent ! Ce qui facilite la préparation des repas impromptus, ce sont les prévisions de fin de semaine. Préparer certaines bases qu'on garde au réfrigérateur et qui permettent de préparer un repas en un clin d'oeil. Voir chaque semaine à utiliser tout ce qui a été prévu, afin d'éviter le gaspillage.

PAYSAGE MOUILLÉ

1 C. A TB. DE BEURRE OU DE MARGARINE
2 C. A TB. DE NAVET
1 TRES PETIT OIGNON
SEL — POIVRE
1/2 TASSE DE CAROTTES
2 C. A TB. DE POIREAU
1/4 DE TASSE DE CELERI
1/4 DE TASSE DE CHOU

Emincer les légumes en fine julienne. Faire revenir l'oignon sans laisser brunir, ajouter les autres légumes, 3 à 4 tasses de bouillon et cuire jusqu'à tendre, environ 1 heure à 1 1/4. Si on désire une soupe maigre, on remplace le bouillon par 1/2 eau et 1/2 jus de tomate. Le reste du navet pourra être servi un autre jour en purée. Le poireau pourra être braisé et accompagner la viande d'un autre repas. Le céleri se mange en hors-d'œuvre ou braisé. Le chou est délicieux en salade ou encore bouilli ; on peut aussi le préparer à la royale : bouilli, égoutté, recouvert d'une sauce au fromage et gratiné au four.

PETIT DE LA VACHE

Acheter de minces tranches de veau dans le cuisseau (fesse) et les battre avec un pilon de bois pour les aplatir ou encore, ce qui est mieux, demander au boucher de les préparer. Prendre chaque tranche de veau, l'assaisonner de sel, de poivre, l'enfariner, puis la passer ensuite dans l'oeuf battu avec 1 c. à tb. de lait. Passer les tranches dans la chapelure fine. Faire frire dans un poêlon avec un peu de beurre ou de margarine bien chaud. Les escalopes ne prennent que quelques minutes à cuire. Servir avec du citron et du persil.

COULEURS ET ODEURS ESQUIMAUTES

Faire cuire 2 carottes et 2 oignons dans très peu d'eau bouillante salée. Quand les légumes sont tendres, ajouter 1 c. à thé de sucre, 1 c. à thé de jus de citron, 1 c. à thé de beurre ou de margarine et

laisser bouillir, marmite découverte jusqu'à ce que tout le liquide soit évaporé, en remuant les légumes pour les glacer sur tous les côtés. On peut glacer de cette façon des tronçons de poireaux, du céleri ou des cubes de navet, de même que des patates sucrées.

SALADE EGOISTE

Prendre une pomme, en couper 2 belles tranches après avoir enlevé le coeur avec un vide-pomme. Couper le reste de la pomme en dés et passer dés et tranches dans un peu de jus de citron pour les empêcher de noircir. Râper finement 1 petite carotte et couper en dés une petite branche de céleri. Mélanger les dés de pomme, la carotte râpée et le céleri, assaisonner de sel et de mayonnaise. Placer chaque tranche de pomme sur de la laitue, déposer le mélange sur la tranche, en formant un petit monticule. Couper 1 pruneau en lanières avec des ciseaux, et garnir chaque salade de ces lanières.

BONNET AU CITRON

1/2 DE TASSE DE LAIT
1/2 DE TASSE DE CREME
A 15%
1/2 DE TASSE DE SUCRE
LE JUS DE 1 CITRON
1/2 C. A THE DE GELATINE
1/2 C. A TB. D'EAU
FROIDE

Chauffer le lait, la crème et le sucre pour faire fondre ce dernier, retirer du feu. Gonfler la gélatine dans l'eau froide, la placer au-dessus de l'eau bouillante pour la faire fondre. Ajouter le jus de citron et la gélatine fondue au premier mélange en brassant rapidement pour empêcher la formation de gros grumeaux. Verser la préparation dans un tiroir du réfrigérateur et mettre congeler. Pour avoir un sorbet lisse, quand il commence à prendre sur les bords, le brasser avec une fourchette.

PETITS CHATEAUX

1 TASSE DE VIANDE CRUE OU CUITE, HACHEE
1 TASSE DE SAUCE BLANCHE MOYENNE
(2 c. à tb. de beurre, 2 de farine, 1 tasse de lait)
2 OEUFS — SEL — POIVRE

Mélanger la sauce et la viande, ajouter les oeufs battus, saler et poivrer. Verser la préparation dans des moules graissés et cuire au four à 350°F. environ 30 minutes si la viande est cuite et 45 à 50 minutes si la viande est crue. Servir avec de la crème sure épaisse chauffée avec un peu de jus de citron et salée.

SALADE SANTE

Emincer un peu de chou, râper une petite carotte et une petite tranche de navet. Mélanger ces légumes, les saler, les poivrer, les arroser d'une vinaigrette et les servir très frais.

POMMES SANS COEUR

2 POMMES A CUIRE
1/2 TASSE D'EAU
1/4 DE TASSE DE SUCRE

Laver et essuyer les pommes, enlever le coeur, déposer dans un plat allant au four, remplir le centre des pommes de raisins, mais ne pas presser les raisins. Faire un sirop avec le sucre et l'eau, arroser les pommes et les mettre cuire au four à 375°F. environ 30 minutes ou jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Arroser avec le sirop pendant la cuisson. Quand elles sont tendres, les retirer du four, mettre sur chacune, de la meringue faite de 1 blanc d'oeuf battu ferme et auquel on ajoute 2 cuillerées à tb. de sucre. Remettre au four pour faire dorer la meringue.

SOLEIL GRILLE

Couper un pamplemousse en deux, détacher les sections, saupoudrer

de 1 cuillerée à thé de sucre et passer au gril 4 à 5 minutes. Servir chaud.

L'OISEAU RARE

Prendre un poulet à griller de 1 1/2 à 2 livres, coupé en deux. Placer les morceaux sur un gril graissé, la partie de la peau en dessous. Badigeonner de beurre ou de margarine fondu, auquel on a ajouté 1 c. à tb. de jus de citron pour 4 c. à tb. de gras. Placer le poulet à 7 ou 8 pouces de la flamme et faire dorer. Badigeonner de gras environ toutes les quinze minutes. Au milieu de la cuisson, saler. Si la viande veut brûler, placer le gril plus loin de la source de chaleur ou, si la chose est possible, diminuer la chaleur. Le poulet prend environ 3/4 à 1 heure à griller selon la grosseur.

CREME DE GAUCHE

1 TASSE DE SAUCE BECHAMELLE NO 1 OU CLAIRE
1 TASSE DE JUS DE TOMATE
QUELQUES GOUTTES DE JUS D'OIGNON
1/4 DE C. A THE DE SUCRE
SEL — POIVRE

Avoir la sauce et le jus de tomate à la même température. Verser le jus de tomate dans la sauce en brassant. Ajouter les autres ingrédients, chauffer en brassant mais éviter de laisser bouillir.

SOLE EN LIBERTE

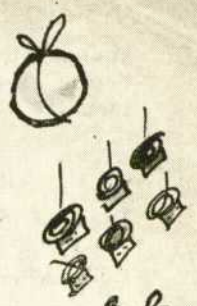
Prendre des filets de sole, les saler, les poivrer, les arroser d'un peu de jus de citron ; placer à un bout du filet, soit une sardine, ou une asperge ou une huître, rouler le filet sur la garniture, l'attacher avec une brochette ou un fil. Placer les filets préparés dans un plat allant au four, les saupoudrer de chapelure, placer sur chacun une noisette de beurre et cuire à four (Lire la suite page 26)



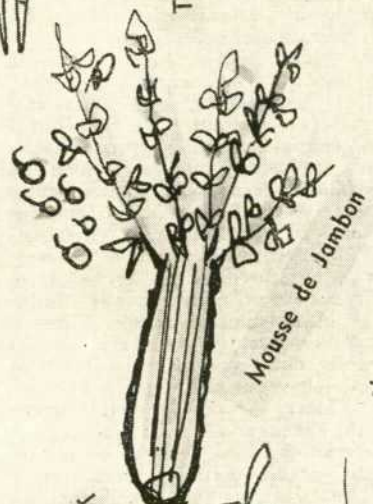
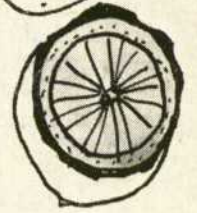
Tranche de jambon au four



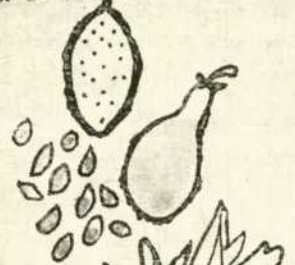
Pommes épicées



Choux de Bruxelles braisés

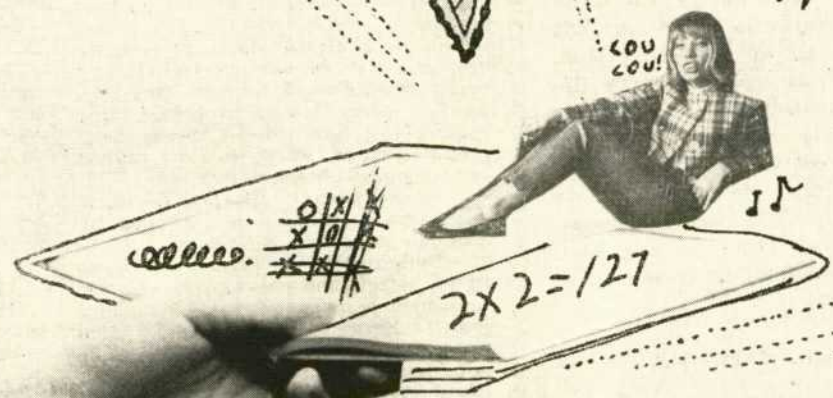
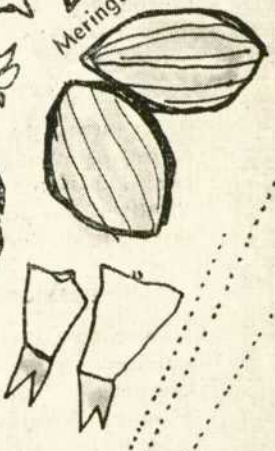


Mousse de Jambon



Meringue italienne

Jambon en croûte au vin



chaud 450°F. environ 15 minutes. Servir avec mayonnaise ou sauce tartare.

LIONNE EN CUBES

Prendre 2 pommes de terre, les peler, les couper en cubes et les faire dorer dans de la margarine ou de l'huile chaude. Râper un très petit oignon sur les cubes de pommes de terre, les saler et les arroser d'un peu de jus de citron ou de vinaigre. Quand les pommes de terre sont dorées, placer le poêlon au four et laisser cuire jusqu'à tendre. Pour servir, saupoudrer de persil haché. On peut employer des pommes de terre déjà cuites, alors les dorer sur le feu seulement.

LEGUMES INSENSÉS

1 POMME COUPEE EN DES
1 BRANCHE DE CELERI
EN DES
2 C. A TB. DE RAISINS SECS
3 OU 4 NOIX DE GRENOBLE
SEL — JUS DE CITRON
MAYONNAISE — LAITUE

Arroser la pomme d'un peu de jus de citron, mêler tout le reste des ingrédients, assaisonner de sel, et de mayonnaise, servir sur laitue.

CREME POPEYE

A 2 tasses de sauce béchamelle claire, ajouter $\frac{2}{3}$ de tasse de purée d'épinards hachés finement, chauffer au point d'ébullition et servir immédiatement.

PASSION DE MINOU

1 livre de filet d'aiglefin donne 3 portions. Couper le filet en portions, le tremper 3 minutes dans du lait salé, le couvrir de chapelure fine, le placer dans une lèchefrite légèrement graissée et cuire au four à 450°F. Dix minutes par pouce d'épaisseur suffisent. On peut placer une noisette de beurre ou de margarine sur chaque filet avant de faire cuire. On peut aussi saupoudrer les filets de fromage canadien fort râpé.

POMMES BAROQUES

Couper une grosse pomme de terre en tranches de $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, badigeonner les tranches de margarine fondue ou d'huile, les placer sur un treillis, dans une lèchefrite et faire dorer au four à 400°F.

SALADE LA PARISIENNE

$\frac{1}{2}$ TASSE DE CELERI
 $\frac{1}{2}$ TASSE DE POMME
 $\frac{1}{2}$ TASSE DE CHOU
CHINOIS

Couper le céleri, le chou chinois et la pomme en filets très minces. Mettre dans un saladier, saupoudrer de persil haché et servir avec vinaigrette.

GATEAUX MANQUES

Couper du gâteau ordinaire en gros cubes, tartiner chaque cube de lait condensé sucré, rouler les cubes dans de la noix de coco râpée, les placer sur une tôle graissée et faire dorer au four à 350°F. environ 15 minutes.

BERCEUSE POUR MON BONHEUR

une artiste! J'ai mobilisé, pour m'entendre, Thierry Florat et Raoul Vancourt! Quelle sottise! Pour un peu, je me serai présentée à l'Opéra!...

—Géraldine, mon petit, écoutez-moi, dit Thierry.

—Non, non! Ne protestez pas. En plus de toute la reconnaissance que je vous dois, je vous remercie d'avoir été aussi sincère. Vous m'avez ouvert les yeux. Jusqu'à présent, je me croyais persécutée, née sous une mauvaise étoile. J'avais tort. Ma malchance ne tenait qu'à moi. Elle n'était qu'un manque de talent, un manque de dons, un manque de tout. Je ne suis qu'une pauvre idiote. Si je n'étais pas chrétienne, je me jetterais à la Seine. Cela me donnerait une bonne leçon!

Mme Florat secoua l'étreinte de la jeune fille qui s'accrochait à son cou:

—C'est maintenant que vous êtes une sotte en passant d'un extrême à l'autre, coupa-t-elle de sa voix franche. Jusqu'à présent, vous présumiez de votre talent. A présent vous décidez que vous n'êtes bonne à rien et vous nous parlez de la Seine qui n'a jamais donné de leçons à personne, surtout au mois de novembre... En effet, ni mon fils ni moi nous n'avons l'habitude de masquer notre pensée. Il pense, comme Vancourt et comme moi, sans que nous nous soyons consultés, que vous ne serez pas dès demain une vedette. Thierry étudie le chant depuis l'âge de dix ans. Il n'y a que les oiseaux qui chantent sans avoir appris, avec les petites cordes vocales que le bon Dieu leur a données. Peut-être deviendrez-vous une artiste si vous avez le courage, la patience et le moyen de travailler. En tout cas, essuyez vos larmes et regardons les choses avec réalisme.

Thierry n'avait jamais supporté le spectacle d'une femme en larmes, comme la plupart des hommes, mais celles de Géraldine provoquaient en son cœur sensible tout autre chose qu'une vague pitié et beaucoup d'agacement. Il aurait aimé être seul avec elle et trouver l'occasion, enfin, de la tenir dans ses bras, de la bercer, de l'apaiser, de l'endormir à force de tendresse.

Mais déjà blessée dans son amour-propre et sauvée par son orgueil, elle réagissait violemment contre son attitude et ses paroles de naufragée. Une naufragée qui, à peine tirée de l'eau profonde, trouve sur la rive des raisons de replonger volontairement.

—Pardonnez-moi, dit-elle. Voyez, je suis calmée. Je ferai ce que vous me direz de faire.

—Voilà une bonne parole, dit Thierry en retrouvant son sourire. Ah! si seulement je ne parlais pas dans quatre jours! Heureusement, pendant mon absence, maman s'occupera de vous. Je vous laisse en de bonnes mains.

—Je ferai moi-même mon possible, dit Vancourt, pour essayer de «dépanner» Mlle Faubert.

—Merci, Raoul, tu es un frère. Je ne m'inquiète pas, tu trouveras bien quelque chose. Mais, si tu la casses quelque part, que ce ne soit pas un travail trop fatigant, qu'elle ne se couche pas trop tard le soir, qu'on ait pour elle des égards...

—Sois tranquille, mon vieux. Je veillerai sur ton bébé...

Pendant les jours qui précédèrent son départ, Thierry n'eut d'autre préoccupation que de rendre à Géraldine le goût de vivre. Il l'emmenait partout, chez l'imprésario, chez le tailleur, chez le chimiste. Elle l'attendait dans la voiture et il la retrouvait avec une joie d'enfant, d'enfant gâté qu'il était, heureux et amusé de tout.

Le soir, il la conduisait au théâtre, au cinéma, ou chez des amis susceptibles de lui trouver un emploi. On s'extasiait alors sur la beauté de Géraldine. On félicitait Thierry sur sa nouvelle conquête. Seules les femmes faisaient la grimace: «Elle est gentille, cette petite, mais elle manque vraiment de classe. Elle s'habille comme une étudiante... Oh! d'ailleurs, avec un garçon comme Thierry, cela ne durera pas longtemps. On le connaît...»

Nul ne se doutait qu'entre la jeune

et célèbre artiste et cette ravissante créature de vingt-deux ans, qui vivait sous le même toit que lui, n'existaient que des rapports d'une pureté absolue. Les gens eussent été bien surpris encore en pénétrant les sentiments de Thierry Florat et ceux de Géraldine Faubert.

S'il avait perdu tout espoir de faire de sa protégée une star internationale, Thierry continuait de vivre avec fièvre son personnage de sauveteur. Il ne s'était jamais senti aussi fier que lorsqu'il pénétrait dans un lieu public ou coté de cette jeune fille inconnue, habillée modestement parce qu'elle ne voulait accepter aucun cadeau et riche seulement de la plus authentique beauté.

Il avait envie de crier à tout le monde: «C'est à moi qu'elle doit la vie! Elle n'avait rien et je lui ai rendu l'espérance! C'est comme si elle était mon oeuvre!»

Sans le dire à Géraldine, il refusa en son nom plusieurs propositions de cinéastes désireux de la faire débiter sur l'écran. Il rejoignait, sans y songer, les répugnances qui avaient été celles de Daniel Faubert. Géraldine n'était pas faite pour ce milieu, à moins qu'il ne fût près d'elle, lui servant de chaperon et de duègne, ce qui n'était pas possible. Il lui cherchait une situation «en priant le bon Dieu de ne pas en trouver», jaloux d'avance de ceux qui vivaient auprès d'elle. On verrait, à son retour.

A mesure que l'heure du départ approchait, une pensée s'imposait très doucement à lui. Il ne se hâtait pas de la préciser, fût-ce à son propre usage. L'état présent était trop unique et trop précieux, peut-être plus encore parce qu'il était précaire. L'inspiration définitive lui viendrait de l'éloignement. Il passerait quelques semaines sans Géraldine, mais avec son image, sa pensée et le souvenir de ces journées exceptionnelles. Qu'arriverait-il ensuite? La réponse demeurerait suspendue dans les nuages chargés de neige.

Et Géraldine? Les sentiments de Géraldine étaient de nature à stupéfier n'importe qui. Ils la stupéfaient elle-même.

Géraldine n'était pas amoureuse de Thierry. Pas l'ombre d'une pensée d'amour dans son cœur. Elle ne l'aimait que comme un ami, comme un grand frère, l'irrésistible Thierry Florat, alors qu'elle s'était dit, au soir de leur rencontre: «Me voilà bien! Je vais être folle de lui, forcément. Ce sera une déception terrible, un horrible chagrin d'amour, le premier de mon existence. Oh! mon Dieu, faites que je ne sois pas trop malheureuse!»

Il faut croire que Dieu l'avait exaucée. Géraldine s'abandonnait, confiante, à cette sorte de conte de fées surgi brusquement des pavés d'une rue au matin de sa plus grande détresse. Elle ne pleurait plus sur l'échec de ses ambitions et connaissait des nuits paisibles, un sommeil d'enfant comblée, dans l'ancienne chambre de la sœur de Thierry, qui était mariée en province. Son cœur battait à un rythme régulier. Elle demeurait la petite fille qui n'a pas encore jamais aimé.

Que savait-elle de l'amour, la jeune Géraldine de Faubert de la Neuville? Elle ne connaissait de lui qu'un visage qui lui faisait peur, presque horreur.

Par amour pour la comédienne qui était sa mère, son père avait gâché sa vie. Aveuglé par cet amour, il avait tout sacrifié pour suivre partout sa femme, il avait accepté d'être très malheureux.

Par amour pour un autre homme, la mère de Géraldine avait trahi son mari et négligé son enfant. Un jour, elle était partie.

Si elle se sentait plus près de son père, l'enfant aimait aussi sa mère. Privée de sa plus chère affection, elle était prête à pardonner, à oublier, à se rattacher de toutes ses forces à cette maman trop coquette mais qui, elle l'espérait, lui ouvrirait les bras.

Il arrive qu'une mère ne soit pas une maman. Celle de Géraldine, devenue veuve, ne songeait qu'à se remarier au plus tôt. Elle n'avait que faire d'une grande fille qui ne pouvait que la vieil-

lir et déranger ses projets. Géraldine s'était sentie définitivement orpheline. Plus qu'orpheline, puisque sa mère était vivante et refusait son affection.

L'amour, l'amour, le grand coupable, le grand prétexte, l'éternel alibi. Ils parlaient d'amour, eux aussi, tous ceux dont elle avait l'impression que les regards la salissaient...

Au fond, c'était une grâce qui lui était accordée. Il n'était pas question d'amour entre elle et Thierry Florat.

LA VEILLE de son départ, Thierry invita les meilleurs de ses amis avec leurs femmes, leurs sœurs ou leurs fiancées. Peu de personnalités spectaculaires. Thierry demeurait très bourgeois dans ses relations. Si Raoul Vancourt était là, c'était en sa qualité de camarade de collège, d'ami de toujours. Géraldine s'étonna auprès de Mme Florat qu'il fût seul. Elle le croyait marié et père d'un petit garçon, filleul de Mme Florat. La mère de Thierry prit un air désolé:

—Bien sûr, qu'il est marié, le pauvre. Mais quel mariage! Ah! non, l'argent ne fait pas le bonheur et les parents de Raoul auraient dû y réfléchir avant de lui jeter dans les bras cette toquée de Carine Sauvet. On savait bien qu'elle avait eu des crises nerveuses et fait des séjours en clinique. Mais elle était riche, voilà, et le père de Raoul venait d'être ruiné. Qui fait les frais de l'opération, maintenant que cinq ans ont passé?... Attention! Raoul nous regarde. Je vous expliquerai plus tard...

Vêtue d'une ancienne robe de théâtre, la plus belle de ses toilettes et la seule qui fit encore illusion, Géraldine aidait sa bienfaitrice à faire les honneurs de la soirée. Parmi la gaieté ambiante, Raoul Vancourt faisait effort pour se mettre à l'unisson, s'intéresser aux conversations des divers groupes, rire aux plaisanteries des autres. Mais, bien vite, son visage de héros romantique redevenait sombre et anxieux.

Ce fut la tristesse de ce visage, plus contagieuse que la joie, qui rendit à la jeune fille le sens de la réalité. Elle se souvint de la raison de cette soirée: Thierry s'en allait le lendemain. Elle n'avait pas encore trouvé de situation. Pouvait-elle demeurer toujours à la charge de Mme Florat, cette étrangère qui personnifiait la bonté, mais tout de même une étrangère?... Elle se sentit tout d'un coup isolée et angoissée, aussi triste que Raoul Vancourt.

Sans perdre de vue Géraldine qui passait des plateaux de sandwiches, Thierry bavardait avec une ravissante pianiste qui le dévorait du regard. Cependant ce furent d'autres yeux que ceux de Thierry qui attirèrent soudain l'attention de la jeune fille aussi mystérieusement qu'un aimant. Elle s'approcha de Raoul comme s'il l'avait appelée à voix haute.

—Je désirais vous parler, dit-il, mais je n'osais pas. Je ne suis même pas encore sûr d'être décidé à oser...

—Parlez, monsieur, je vous en prie.

—Vous allez certainement m'en vouloir et Thierry ne me pardonnera pas. En cet instant où je vous regarde, je sens que vous allez m'envoyer promener. Ce que j'ai à vous proposer manque vraiment par trop d'attrait. Il est bien évident que vous méritez mieux.

—S'il s'agit d'un emploi, répondit-elle vivement, vous êtes aux premières loges pour savoir que je n'ai pas le droit d'être difficile. Au surplus, on m'a répété tellement souvent, quand je sollicitais un travail pas très brillant: «Oh! non, vous méritez mieux!» N'importe quoi vaut mieux que rien.

Il continuait à la regarder, secouant la tête à l'avance comme si, malgré ses paroles, son refus était déjà acquis. Elle insista:

—Ne me jugez pas sur mon apparence de ce soir. Mon insouciance n'est que passagère. Je ne suis qu'une pauvre cigale aussi dépourvue que celle de la fable, mais heureusement plus raisonnable. Je vous écoute.

BERCEUSE POUR MON BONHEUR

— Dans ce cas, venez à l'écart et parlons tranquillement.

Il l'attira dans un petit bureau attenant au salon. Un couple s'y tenait, en conversation tendre, qui leur abandonna le terrain.

— Vous a-t-on parlé de ma vie privée? Sans doute, mais discrètement, car je connais mes amis. On a dû vous dire que j'avais une femme presque toujours souffrante et un petit garçon de quatre ans. Carine souffre d'un déséquilibre nerveux que les médecins renoncent à guérir. Elle n'est en mesure de s'occuper ni de sa maison, ni, hélas! de notre petit Jean-Marie. Celui-ci grandit, commence à comprendre. Il aura une enfance bien triste si une personne jeune, bien portante et agréable à regarder ne vient pas le soigner, le distraire, le rendre semblable aux autres enfants...

Il épia sur la physionomie de la jeune fille, quelque signe d'indignation. N'en décelant aucun, il continua :

— J'avais pensé que vous consentiriez peut-être à vous installer chez moi pour jouer ce rôle délicat. Mon fils a une nurse solennelle et sévère, une gouvernante indifférente, une domestique peu sérieuse sur qui je ne pouvais pas compter. Toutes ont déçu mon attente et, d'ailleurs, sont parties d'elles-mêmes, ma femme les ayant prises en grippe. Je doute que ce dernier fait se reproduise, car ma femme, de moins en moins, s'intéresse à ce qui se passe autour d'elle. Elle est comme absente, dans un monde lointain... Excusez-moi, Géraldine, d'avoir eu l'idée saugrenue...

Elle n'entendit pas la suite. Une jeune femme s'était mise au piano, plaquait de bruyants accords et attaquait avec maîtrise un chant ultra-moderne, affreusement difficile à exécuter et à comprendre. Elle avait une voix de contralto, chaleureuse et parfois tonnante, qui tout d'un coup se faisait douce comme une caresse. C'était un véritable numéro d'acrobatie vocale. Elle devait le présenter, la semaine suivante, sur l'écran de la télévision. On faisait cercle autour d'elle. Quand elle eut fini, Thierry applaudit de toutes ses forces, en connaisseur. Il ne regardait plus Géraldine. Il souriait déjà à ceux qui, dès le lendemain soir, à Bonn, l'applaudiraient à son tour. Thierry s'éloignait, il était déjà parti. Demain, ce salon serait vide et les fleurs se faneraient dans les vases de cristal.

Le cœur de Géraldine se serra. Elle crut qu'elle allait pleurer, une fois de plus, sur la ruine de ses espoirs. Jamais elle ne chanterait comme cette femme. Jamais elle ne connaîtrait ces sourires ravis, ces applaudissements frénétiques. Alors, en somme, il ne s'agissait que de vivre.

Elle se détourna de la chanteuse et retrouva les yeux de Raoul fixés sur elle. « Il a besoin de moi, se dit-elle. Il existe sur terre un être qui a vraiment besoin de moi, autant que j'ai besoin de lui. Je serais à la fois coupable et folle de refuser. »

— Quel jour me demandez-vous de commencer? lui demanda-t-elle en lui souriant.

— Vous acceptez? Ce n'est pas possible! Je vous remercie, vous êtes bonne... Je vous en supplie, Géraldine, n'en dites rien à notre ami avant que je ne sois parti. Il serait capable de me faire une scène terrible!

Les invités partis, non sans redouter les effets de son annonce, Géraldine déclara d'une voix résolue qu'elle irait dès le lendemain s'installer chez Raoul Vancourt pour s'occuper de Jean-Marie.

— Tiens, tiens, dit Mme Florat, je n'y aurais pas songé moi-même, mais ce n'est pas une mauvaise idée. Raoul est un garçon charmant. Plus que charmant: un saint, un martyr. Malheureusement, il y a Carine. Pourvu qu'elle ne vous rende pas la vie infernale, ma pauvre enfant! Bah! si vous ne pouvez y tenir, vous reviendrez, tout simplement. Ma maison vous reste ouverte toute grande.

Ce n'était pas l'avis de Thierry, qui jeta vers sa mère un oeil noir.

Thierry la sentit butée, décidée à ne tenir compte d'aucune de ses objections. En effet, elle avait donné sa parole et rien ne la ferait reculer. Rien n'effacerait de sa pensée le regard confus et suppliant, puis infiniment reconnaissant, de Raoul Vancourt.

Avant de s'envoler, le lendemain matin, Thierry multiplia les recommandations :

— Jurez-moi que vous ne vous obstinerez pas dans le seul désir de gagner votre vie et de n'être pas une charge pour maman. Maman est plus qu'à son aise. Votre présence ne lui pèse pas, bien au contraire. Si quelque chose cloche chez les Vancourt, et je suis sûr que tout clochera avant longtemps, n'hésitez pas à les quitter. Raoul comprendra, il a l'habitude... Pensez-vous un peu à moi, Géraldine?

— Sûrement plus que vous ne penserez à moi. Vous aurez d'autres soucis en tête, et tant d'auditrices à charmer, et tant d'autographes à signer!

Il haussa les épaules, sur le point de lâcher certaine petite phrase bien simple, composée de trois mots seulement: deux pronoms personnels, un verbe. Une phrase qui eût tout réglé et mis en ordre. Mais si Thierry était convaincu, en cet instant d'aimer sa jeune protégée, était-il sûr de l'aimer encore au retour? Il se connaissait trop bien pour ne pas nourrir quelque doute. Et même s'il l'aimait encore, aurait-il le courage de renoncer pour elle à sa condition d'homme libre?

En compagnie de Mme Florat, Géraldine était revenue dans l'appartement où elle avait, en quelques minutes, bouclé tout son mince bagage. Elle promit de téléphoner le soir même pour dire quel avait été son premier contact avec cette mystérieuse et lamentable Carine.

LES VANCOURT habitaient dans le quartier du parc Montsouris un petit hôtel particulier entouré d'un jardin. Six pièces minuscules le composaient, surmontées d'un vaste atelier qui avait dû être le grenier de cette ancienne villa de banlieue. En cette saison, le jardin présentait un aspect frileux et pelé qui faisait peine. L'entretenait-on mieux en été? On avait plutôt l'impression qu'il n'était plus qu'une friche.

Géraldine sonna à la porte et une domestique à l'aspect revêche lui ouvrit. Elle la considéra des pieds à la tête avec désapprobation :

— C'est vous, la nouvelle mademoiselle? Eh bien! Monsieur n'est pas là. Il doit être en train de composer en ville, dans une salle quelconque, vu que Madame ne peut pas souffrir la musique, surtout quand elle a ses crises. Et justement, à l'heure qu'il est, pas à prendre avec des pincettes, la patronne. Je ne vous conseille pas de vous y frotter. Faites comme moi, ni vu ni connu. Il faut se rendre sourde et aveugle, dans cette maison.

— Au moins l'enfant est-il là?

— Oui, dans sa chambre. Il s'amuse sagement tout seul, le pauvre chat, pendant que sa maman s'enferme là-haut, dans l'atelier, avec ses peintures et le reste.

Les deux femmes montèrent l'escalier. Géraldine entrevit deux chambres, celle des maîtres de la maison, puis celle de l'enfant, aussi silencieuse que si elle avait été vide.

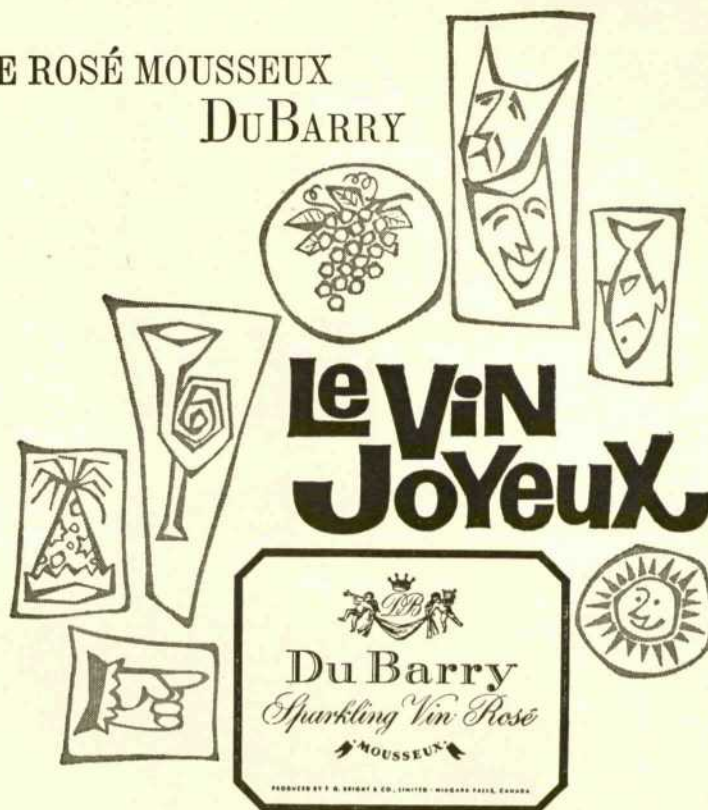
Elle pénétra dans celle-ci. Absorbé par son jeu de constructions, Jean-Marie ne leva pas tout de suite les yeux vers elle.

On ne pouvait qu'être frappé de la ressemblance de Jean-Marie avec son père. A quatre ans, il avait déjà les joues pâles, les grands yeux sombres et le sourire nostalgique de Raoul Vancourt.

Quand il se rendit compte d'une présence sur le seuil, il posa tranquillement ses cubes et observa l'arrivante avec calme et gravité.

— Bonjour, Jean-Marie, dit-elle. J'espère que nous serons vite de bons amis, tous les deux. Voulez-vous m'embrasser?

LE ROSÉ MOUSSEUX DuBARRY



Présenté dans la belle bouteille à champagne enveloppée de papier rose, c'est vraiment le clou de toutes les réceptions.

Le vin rosé mousseux Du Barry, vieilli dans les caves de Bright, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.

LES BONs Vins CANADIENS DE Brights DEPUIS 1874

Il se redressa, se mit debout et vint docilement vers elle, les bras tendus avec confiance. Elle le souleva dans ses bras et embrassa ses boucles brunes.

— Il ne faut pas me dire « vous », dit-il, sans ça je croirai que j'ai été méchant. Maman dit « vous » à tout le monde et elle me gronde tout le temps. Papa me dit « tu » et je l'aime, papa. Tu le connais? Il est gentil. Je voudrais qu'il soit toujours avec moi, mais il ne peut pas à cause de ses chanciers. Hier, il m'en a appris une: Ciel bleu. C'est très joli. Mais je préfère encore *Berceuse pour mon bonheur*. Il dit qu'il l'a écrite pour moi.

La jeune fille et l'enfant déjeunèrent seuls, l'un en face de l'autre. Jean-Marie, très homme du monde, faisait les honneurs et soutenait une conversation animée. Carine ne parut pas.

— Elle ne mange comme qui dirait jamais, expliqua la domestique. D'abord elle a peur de grossir, que c'en est une obsession. Et puis tous ses remèdes la détraquent, c'est forcé. Elle en prend trois fois la dose que les médecins lui ordonnent. Monsieur lui cache les boîtes, elle s'en va en racheter. C'est même la seule occasion où elle met le nez dehors.

L'après-midi, Géraldine emmena l'enfant se promener dans le parc. Quelle joie pour ce petit qui ne sortait presque jamais! Elle se réjouit, quand ils rentrèrent, de lui voir les joues toutes roses.

Raoul ne reparut qu'aux environs de huit heures. Il y avait longtemps que Jean-Marie était couché. Géraldine avait défilé sa valise et arrangé à son idée la petite pièce qui lui était réservée, attenante à la chambre d'enfant.

Elle lisait, à la lueur d'une lampe de chevet, un livre prêté par Mme Florat. Le silence de la maison était total, à l'exception de bruits de vaisselle en provenance de la cuisine. On n'avait, de toute la journée, vu ni entendu Carine. Que faisait-elle? Travaillait-elle? Dormait-elle? Comme elle se souciait peu de son fils pour l'abandonner, dès le premier jour, aux mains

d'une jeune fille inconnue dont elle n'avait pas eu la curiosité de consulter le visage!

Autant de mystères pour la jeune fille qui se rappelait malgré elle les paroles de Thierry et qu'enveloppait peu à peu une atmosphère menaçante et trouble.

Enfin, au rez-de-chaussée, le pas de Raoul, et sa voix :

— Rose, Mlle Faubert est-elle venue? Est-elle là?

— Je crois qu'elle est dans sa chambre, près du petit. Pour une fois, il a mangé tout son dîner et s'est couché sans pleurer. J'ai entendu la demoiselle qui lui chantait une chanson.

— Et Madame?

— Toujours pareil. Elle n'a pas bougé de là-haut.

— Si elle est trop souffrante pour se mettre à table, vous lui porterez un plateau.

— Oui, et je le retrouverai tel quel demain. On connaît ça.

— Je vous dispense de vos commentaires.

Géraldine avait suivi ce dialogue et perçu le ricanement de la domestique. Maintenant Raoul devait se débarrasser de son manteau. Il gravissait l'escalier. Allait-il s'arrêter au premier étage et venir embrasser son fils endormi? Non, après une hésitation, il continuait sur la pointe des pieds jusqu'à l'atelier, ouvrait une porte, parlait à voix basse... Point de réponse. Il redescendait. Il était là.

— Merci d'être venue Géraldine. Je pensais que Thierry vous le déconseillerait. Merci d'avoir passé outre car il l'a fait, je le devine à votre sourire... Oui, ma femme est un peu bizarre, certainement. C'est une malade, une malheureuse. Je n'ai peut-être pas l'énergie nécessaire...

Il ajouta en se détournant vers la fenêtre :

— Je ne vous ai pas parlé d'appointments. Votre prix sera le mien. Le service que vous me rendez est inestimable, Géraldine.

BERCEUSE POUR MON BONHEUR

Au matin, en s'éveillant, Jean-Marie contempla Géraldine avec une surprise émerveillée :

— Je t'avais oubliée en dormant, dit-il, mais maintenant, je me souviens. Tu es jolie, tu as de beaux cheveux. As-tu retenu la chanson que je t'ai apprise hier soir et que tu m'as répétée après ? Tu sais : *Berceuse pour mon bonheur*... Dis-la tout bas. Maman ne veut jamais qu'on chante. Cela lui fait mal à la tête.

La jeune fille avait retenu la dernière chanson de Raoul. Elle fredonna, pour faire plaisir à Jean-Marie :

*Quand mon enfant dormira,
Une fée s'éveillera.
La plus belle, la plus blonde,
Celle qui conduit la ronde.
Quand tous les enfants dormiront
Toutes les fées s'éveilleront...*

Ils venaient de se mettre à table tous les trois, vers une heure, lorsque Rose annonça :

— Voilà Madame qui est levée. Je l'entends descendre ! On dirait que ça va vraiment mieux. Elle a mangé dans la nuit deux biscottes, un oeuf dur et une demi-tomate !

Un pas vacillant s'approchait et le cœur de Géraldine battit plus vite. Raoul s'était levé, la lèvre crispée. Géraldine, repoussant sa chaise, attendit, muette d'anxiété. La porte s'ouvrit sur une vision hallucinante.

Carine Vancourt atteignait le point où la minceur devient maigreur squelettique, mais son corps disparaissait sous tant de drapés de mousseline blanche que l'on ne pouvait préjuger sa dégradation physique que par le visage décharné, triangulaire, pâle sous le maquillage violent, troué de deux immenses yeux verts où la pupille n'était presque pas perceptible. La beauté de ces yeux exceptionnels, la finesse des traits, la forme parfaite des lèvres, tout cela ne pouvait plus inspirer que le regret le plus poignant et aussi une sorte de crainte superstitieuse. On redoutait de la voir bouger et de l'entendre parler. Les mortes sont immobiles et muettes.

Jean-Marie rompit le silence en s'écriant :

— Maman ! Maman ! Tu t'es levée, tu vas mieux ! Quand vas-tu être guérie ?

Elle n'eut un regard ni pour son fils ni pour son mari. Ses yeux se fixèrent sur Géraldine avec une intensité presque insoutenable.

— Carine, dit Raoul Vancourt d'une voix oppressée, je vous présente Mlle Géraldine Faubert, une amie de Thierry Florat et de sa mère. J'ai pris l'initiative de lui demander...

Elle interrompit, dans un souffle, et répéta comme un écho :

— Une amie de Thierry Florat... Oui, Raoul, vous avez bien fait.

Rose reparait pour disposer en hâte un quatrième couvert. Carine, comme pétrifiée, tardait à occuper sa place. Elle ne le fit que lorsque l'en-

fant déclara qu'il avait faim. Alors, elle se jeta sur lui et l'embrassa convulsivement tandis qu'il la regardait avec de grands yeux affolés, se demandant déjà quel éclat suivrait cette manifestation de tendresse peu habituelle.

Le pauvre petit n'avait pas tort d'appréhender un caprice. Deux minutes plus tard, il recevait une tape pour avoir osé proférer cette réflexion bien innocente :

— Tu sais, maman, Mademoiselle sait des chansons. Elle me les chantera tout doucement pour ne pas te faire mal à la tête.

Géraldine avait rougi tandis que les lèvres de Raoul se crispèrent. L'enfant, tout confus, repoussa son assiette. Le repas était terminé, pour tout le monde. Carine n'avait grignoté que quelques feuilles de salade.

— Quand Thierry a-t-il pris l'avion ? demanda-t-elle sèchement à Géraldine.

— Hier matin, madame. Je suis allée le conduire à Orly avec sa mère.

— Ah ! vraiment ? Vous êtes allée à Orly ?

C'était la première question, et l'unique, qu'elle posa à Géraldine, à la jeune fille inconnue à qui l'on confiait son fils. Ayant prononcé ces mots, totalement dénués d'intérêt en apparence, elle quitta la pièce d'une démarche mécanique, environnée de ses mousselines. On entendit dans l'escalier le petit claquement sec des talons de ses mules dorées.

— Va jouer, mon petit, dit Raoul à Jean-Marie en lui caressant tendrement la joue. Tu vois, maman ne va pas encore très bien, aujourd'hui. Ce sera peut-être mieux demain.

Obéissant comme toujours, l'enfant monta dans sa chambre.

— Je vous avais prévenue, Géraldine, dit Raoul. Tout le monde vous avait prévenue. Ai-je présumé de vos forces ? Si vous partiez à l'instant même, je ne songerais pas à vous blâmer.

— Je pars, répondit la jeune fille. Je pars... promener Jean-Marie. Il a besoin de respirer un peu d'air pur.

— Croyez-vous, dit-il tout bas, que je n'en aie pas besoin ?

« ALORS ? » demandait anxieusement Mme Florat chaque fois que la jeune fille venait la voir, accompagnée de Jean-Marie qui adorait ces visites à cause des bons gâteaux préparés par sa marraine.

— Alors, tout va bien, madame, répondait, paisible, Géraldine.

En réalité, à mesure que passaient les jours, elle ne cessait de s'interroger sur le cas étrange de Carine. Nulle hostilité dans l'attitude de cette femme à son égard, mais plutôt une sorte de curiosité insistante, pesant à l'extrême, qui ne se traduisait qu'en regards ou en questions ambiguës. La jeune fille n'aspirait qu'aux instants où ce regard

se détournait d'elle, et surtout à ceux où Carine sortait. C'était rare, mais elle sortait, une ou deux fois par semaine, toujours aux heures où son mari était absent. Elle ne parlait jamais d'elle-même, ne confiait aucun projet. Toute sa personne était entourée de mystère. Elle semblait exister en dehors de la vie.

Géraldine ressentait un immense étonnement quand elle la voyait descendre de sa chambre autrement qu'en déshabillé. Vêtue d'un manteau de fourrure, ses lourds cheveux noirs enfermés dans un turban, elle s'engageait dans l'avenue à la recherche d'un taxi et l'on pouvait se demander comment ses jambes la portaient. Quand elle rentrait, ses yeux brillaient, ses lèvres se détendaient parfois en un sourire. Elle embrassait Jean-Marie puis disparaissait dans son atelier et, jusqu'au lendemain, c'était le silence.

L'esprit de Géraldine ne cessait de travailler, tandis qu'elle jouait avec l'enfant, heureuse de l'entendre rire. La personnalité de Carine l'obsédait comme un cauchemar. Qui était cette femme ? Quel était son mal ! Où allait-elle durant les heures qu'elle passait dans l'énigmatique atelier ? « Sa peinture... et le reste », avait dit Rose, un jour. Rose ne demandait qu'à bavarder. Géraldine l'en avait rapidement découragée.

— Thierry revient pour Noël, annonça Mme Florat. Il repartira presque tout de suite pour quinze jours de représentations à Londres. Croyez-vous, quel succès ! Il gagne des fortunes et ne s'en soucie pas. Il me confie tout son argent pour que je le place à mon idée. « C'est pour l'époque, me dit-il, où je ne serai plus qu'un vieux cabot qui ne charmera plus personne ». Une époque lointaine, en tout cas. En attendant, je suis fière de lui.

Géraldine était au courant. Elle recevait presque chaque jour une lettre ou une carte de Thierry. Elle répondait avec contrainte, incapable de lui confier l'essentiel de ses tourments.

Un grand dîner était prévu, le 23 décembre, chez un ami de Thierry et des Vancourt. Le chanteur serait présent, entre ses deux tournées triomphales. Et voici que Carine avait décidé de se rendre à cette invitation. Elle s'était même commandé, à toute vitesse, une robe du soir très coûteuse qu'on lui livra le jour même où avait lieu le dîner.

Vers la fin de la journée, la jeune femme commença à se montrer plus nerveuse encore que de coutume. Elle bouscula Jean-Marie qui voulait admirer la robe. Elle se maquilla, se coiffa et s'habilla, bien avant l'heure fixée, sans accepter aucune aide. Elle était toute prête et très belle dans cette toilette de style Directoire, en velours vert, assortie à la nuance de ses yeux et dont la coupe, ingénieusement, dissimulait sa maigreur.

Aux compliments que lui fit Géraldine, elle répondit d'un sourire un peu protecteur. La jeune fille n'était pas invitée à ce dîner, ne connaissant pas les hôtes, et Carine était sa supériorité.

— Un télégramme pour Mademoiselle, dit Rose en tendant à Géraldine un papier bleu.

Géraldine lut rapidement sous l'oeil soupçonneux de Carine et ne put retenir une exclamation de regret :

— Quel dommage ! C'est Thierry ! Il file directement de Stockholm en Angleterre. On tient à lui pour Christmas dans le plus grand théâtre de Londres. C'est un gala de bienfaisance et il n'a pas pu refuser...

D'un geste brusque et imprévu, presque féroce, Carine arracha le télégramme des mains de la jeune fille. Elle lut tout haut. Sa voix se brisa sur la dernière ligne : *Sincèrement désolé... Bon Noël... Affectueusement et de tout coeur...*

Sans un mot de commentaire, elle monta à l'atelier.

Raoul sortit de sa chambre où il venait de revêtir son smoking. Il vit le visage de Géraldine décomposé.

— Où est ma femme ? s'écria-t-il.

— Elle vient de monter au second étage.

— Pourquoi ? Quelle nouvelle lubie ?

— Je n'en sais rien.

— Je croyais vous avoir entendues parler, toutes les deux.

— Il s'agissait de la robe.

Il gravit les marches quatre à quatre et frappa vainement à la porte, puis redescendit, les épaules courbées.

— N'êtes-vous pas inquiet ? demanda Géraldine. Ne pouvez-vous pas ouvrir de force ?

— Je ne suis pas plus inquiet qu'aux autres soirs, hélas !... Tenez, cette robe qu'elle a voulue, dont elle se montrait enthousiaste, j'étais secrètement persuadé qu'elle ne la porterait jamais. Je sais ce qui se passe en pareil cas. Elle se regarde dans la glace, éclate en sanglots et sombre dans un état de prostration dont nul ne peut la tirer. Elle a pris en haine la nourriture, et maintenant elle se trouve trop maigre. Sans doute est-ce encore la cause de son caprice de ce soir... J'irai donc seul à ce dîner dont je ne puis me dispenser. J'excuserai ma femme, une fois de plus.

— Je n'ose vous souhaiter une bonne soirée.

— Du moins serai-je heureux de retrouver Thierry. Je suppose que vous-même le verrez demain. Il est même extraordinaire qu'il ne vous ait pas encore téléphoné.

— Sans doute avait-il trop à faire, dit Géraldine en souriant.

Elle lui tendit la main. Il la prit et la garda dans la sienne pendant un assez long moment, plus long qu'il ne convenait à un adieu quotidien. Elle rougit. Il soupira. Ils se quittèrent.

Elle resta seule avec l'étrange révélation qui venait de lui être faite. Elle entrevoyait soudain toute une vérité tragique : le mal dont souffrait Carine s'appelait Thierry Florat. Raoul Vancourt soupçonnait-il cette vérité ?... C'était tout à fait improbable, étant donné l'amitié qui l'unissait à Thierry. Aucun des deux hommes, c'était évident, ne se doutait de la situation. Comme elle avait agi sagement en ne mentionnant pas, pour Raoul, l'arrivée du télégramme !

Elle était prête à se coucher lorsqu'elle perçut un pas léger derrière sa porte. Ce ne pouvait être Rose, partie pour le cinéma. Elle s'élança et se trouva face à face avec Carine.

Carine, toujours en robe du soir, mais les cheveux dénoués, les traits ravagés, les yeux fous. Géraldine remarqua une bizarre contraction qui tirait, à intervalles réguliers, les ailes de son nez et les coins de ses lèvres.

— Taisez-vous, ordonna-t-elle. Ne réveillez pas l'enfant. Ne faites pas de bruit et montez avec moi.

— Vous vous sentez souffrante, madame ? Peut-être avez-vous besoin de moi pour défaire votre robe ?

— Je n'ai besoin que de vous parler et de vous poser des questions. Taisez-vous et suivez-moi !

Géraldine jeta un coup d'oeil sur Jean-Marie, dormant d'un sommeil angélique. Carine, sur le palier, trépinait d'impatience.

Pour la première fois, Géraldine vit l'atelier, sous des lumières voilées de vert qui communiquaient aux visages un aspect fantomatique. Aux murs, les peintures de Carine, des motifs surréalistes qui semblaient s'étirer, grimacer et souffrir. Dans un angle de la pièce, un divan était ses couvertures défaits, ses oreillers affaissés. Sur une table basse, une bouteille d'alcool, un verre, des tubes de médicaments. Dans l'atmosphère confinée régnait une bizarre odeur que Géraldine n'avait jamais respirée.

C'était atroce. Elle avait envie de s'enfuir dans le jardin, de contempler le ciel, de sentir la pluie froide ruisseler sur son front. Mais Carine s'étendait sur le divan et lui désignait un siège bas, à son chevet. Puis elle parla d'une voix saccadée, inhumaine :

— Pourquoi vous a-t-il prévenue, vous, qu'il ne serait pas là ce soir ? Qu'êtes-vous dans la vie de Thierry et qu'est-il, lui, dans la vôtre ? L'aimez-

[Lire la suite page 37]

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ LE SAMEDI (mensuel)	\$ 1.50	\$ 2.50
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q., Canada



Faites confiance à Heinz pour offrir aux bébés des céréales encore meilleures! Heinz prend soin de votre bébé en améliorant souvent ses produits. Ainsi, la formule de nos nouvelles céréales pour bébés a été particulièrement étudiée pour plaire au palais délicat de bébé et convenir à sa digestion. Les ingrédients ont été soigneusement équilibrés afin de lui assurer santé et croissance parfaites. De plus, les nouvelles céréales Heinz pour bébés sont plus faciles que jamais à préparer. Achetez-en pour le vôtre. Vous découvrirez par vous-même pourquoi tant de mamans canadiennes font confiance à Heinz.

LES NOUVELLES CÉRÉALES HEINZ POUR BÉBÉS

Bébé en bénéficie aujourd'hui...et pour toute sa vie



c'est un P avec un A

OUI C'EST LA RENTREE. **NON** ça ne vous sera pas coûteux.

OUI ce sera facile d'être dans le coup. **NON** il ne faut pas

se mettre martel en tête. **OUI** quand on est étudiante on a le temps

d'être féminine.

◀ **TRES CAMPUS**, très complet, deux garde-robes pour faire face à toutes les éventualités. Respirant encore l'été, ce chemisier de coton imprimé, col tailleur, fermé à l'avant et ceinturé de cuir, jupe plissée montée à la taille Patron Simplicity No 4543.

IL ETAIT un tailleur, bien élevé. Bien pensé, très décontracté. Jupe à godets, veste semi-cintrée, sans col. Cet ensemble est en toile, ocre brûlée. Pour le fabriquer, de la toile de lin de laine, ferait très bien. Patron Simplicity No 4596. ▶

PASSE-PARTOUT pour les cours ou le théâtre, un tailleur de lainage rouge à jupe droite, veste tombant sur les hanches, pochettes de chaque côté. **IDEE-CLEF** la blouse du chemisier fait le pratique et l'originalité de l'ensemble. — Patron Simplicity No 4543. ▶





c'est un T avec un R

J'ai rencontré Michel au Centre Social, il est étudiant à la « Faculté » bien entendu, et son opinion est précise : oui vraiment, les étudiants remarquent les filles.

« D'après moi, il y a trois genres de filles à l'université.

- 1 — La « Pas regardable »
- 2 — La « Provocante évadée des vitrines »
- 3 — Et CELLE QUI FAIT LA MODE, l'étudiante qu'on admire.

Parce que voyez-vous, l'université est censée compter l'élite dans ses rangs. Il faut que cette dite « ELITE » soit représentative. D'après moi, une étudiante *DOIT* s'habiller convenablement. Ce que j'entends par convenablement ? Une tenue simple, dégagée, légère. Je déteste les filles qui se vieillissent. Voyez-vous Nicole, je suis en première année de droit. Sur deux cents élèves, il y a trente filles et sur ces trente filles trois sont à remarquer. Ce que je trouve amusant, c'est que ces trois filles font elles-mêmes leurs robes. Oui c'est vrai, et croyez-moi . . . je le sais de bonne source. »

CLASSIQUE . . . STUDIEUX . . . SERIEUX . . . SPORTIF . . . à l'occasion. Voici une jolie jupe à plis non pressés, en lainage quadrillé. Veste dégagée en V qu'éclaire un chemisier de soie ou coton à effet cravate. Mms on c'est toujours un patron « Simplicity » facile à comprendre, facile à faire. — Patron No 4576.

Tiens . . . je crois que c'est Marie-Hélène qui vient, jolie fille, grande, mince, cheveux châains coiffés en chignon, élégante, elle porte une robe de lainage très fin, rose, collier de perles.

— Bonjour Marie-Hélène, ! Sans préambule, dis-moi ce que tu penses de la mode étudiante ?

— J'estime qu'à l'université, la première règle à suivre est la *simplicité*. Pour réussir, il faut savoir *comment l'on est faite*, pour se mettre en valeur.

— La solution dépannage ?

— Coudre. Mais oui, car voyez-vous j'ai un budget limité qui ne me permet pas de folie. Cependant, ce qui me donne le coup de pouce c'est que je fais tous mes vêtements, de la robe de nuit au tailleur en passant par les jupes, les blouses etc.

— Le facteur temps ?

— Il faut bien y penser avant *la rentrée*. Tenez, en ce moment c'est le temps par excellence. Je me fais trois jupes différentes quelques chandails en jersey, c'est tout. Car ce qui compte, c'est le *vêtement de base*. Il faut qu'il soit de couleur sobre pour exprimer la personnalité dans le détail. soit avec une ceinture ou un carré de chiffon ; des boutons de manchettes originaux relèvent très bien un chemisier, ou encore un collier très long en grosses perles, bref quelque chose qui va attirer l'attention tout en s'harmonisant à l'ensemble et surtout à l'activité du moment.

BEAUX-ARTS A quel éphèbe rêve cette jeune nymphe ? Micheline, étudiante aux Beaux-Arts, a choisi cette robe marron, formant un effet deux-pièces. Décolleté bateau surpiqué, manches aux coudes surpiquées également. Pour cette robe, elle a quelques accessoires bien choisis. Elle devient L'INDISPENSABLE petite robe marron. Patron No 4563.





c'est un O avec un N

— De quoi se compose une garde robe ?
— Pour l'université : jupes, blouses, chandails, interchangeables. Pour l'extérieur : le tailleur. Pour le coquetel on peut se permettre n'importe quelle fantaisie. Je préfère avoir une belle robe que deux médiocres. Parce que avec cette robe, simple bien entendu, je pourrai lui donner l'allure que je veux.

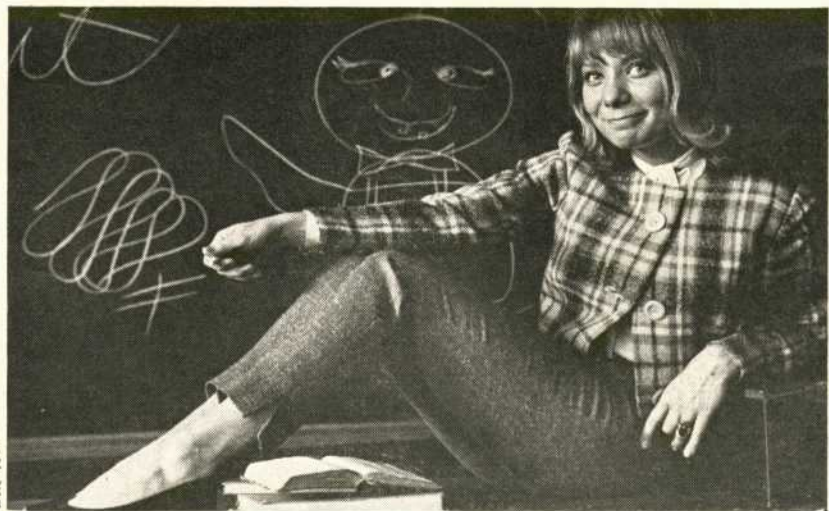
TRUCS ! SURPRISES ! TOUT EST GAI POUR LA RENTRÉE !

Sur la petite robe simple que de toute façon nous figurons, nous personnalisons, nous embellissons, voici quelques IDEES CLEFS TRES MODE.

- Ceinture large lancée par « Cardin » (sur chandails ou jupes).
- Le petit sac « Chanel » (adieu les gros sacs à main, il faut condenser maintenant).
- Le châle « Espagnol » (s'harmonisant avec la jupe, s'enroulant autour de la tête ou des épaules).
- Le long collier « classique » (perles baroques, sur toutes vos blouses).
- Veste « Poncho » frangée (genre « Mexicain »).

UNE PETITE robe souple de flanelle grise, dont vous pourrez changer tous les jours la physionomie. C'est une robe « REGIME-ELEGANCE » avec son corsage bien cintré, ras du cou, la taille bien à sa place, jupe bien serrée. — Patron No 4584.

TRANSFORMABLE ? elle l'est aussi. 9 heures à 11 heures : cours, dîner en vitesse, un autre après-midi, et vous sautez le suivant. Hum ! je vois, un rendez-vous, et hop-là ! vous endossez cette veste en mohair, qui peut être grise comme la robe, ou de couleur contrastante. — (4584). Et vous voilà parée pour la journée entière.



GAMIN . . . ESPIEGLE . . . INGENU . . . INGENIEUX

Et l'on dit que l'habit ne fait pas le moine !!

BUISSIONNIERE

Vert foncé en lainage chiné, le pantalon « fuseau ».

Veste quadrillée d'un ton de vert s'harmonisant au pantalon.

La simplicité de ligne rend cette veste indispensable. (Patron No 4956).

CLASSICA *Ce coordonné dont rêve toute étudiante. Le même gilet, ras du cou, boutonné devant, s'appuyant à la taille, manches longues, et jupe droite semi-ajustée. (4596).*





DIK NYE

c'est un pa, un pa, un **PATRON** estudiantin!

FAITES VOS ROBES ! Ça ne vous coûtera que dix dollars, pour qu'un beau garçon vous dise.
— Tiens comme tu es jolie ce soir, encore une robe neuve ?

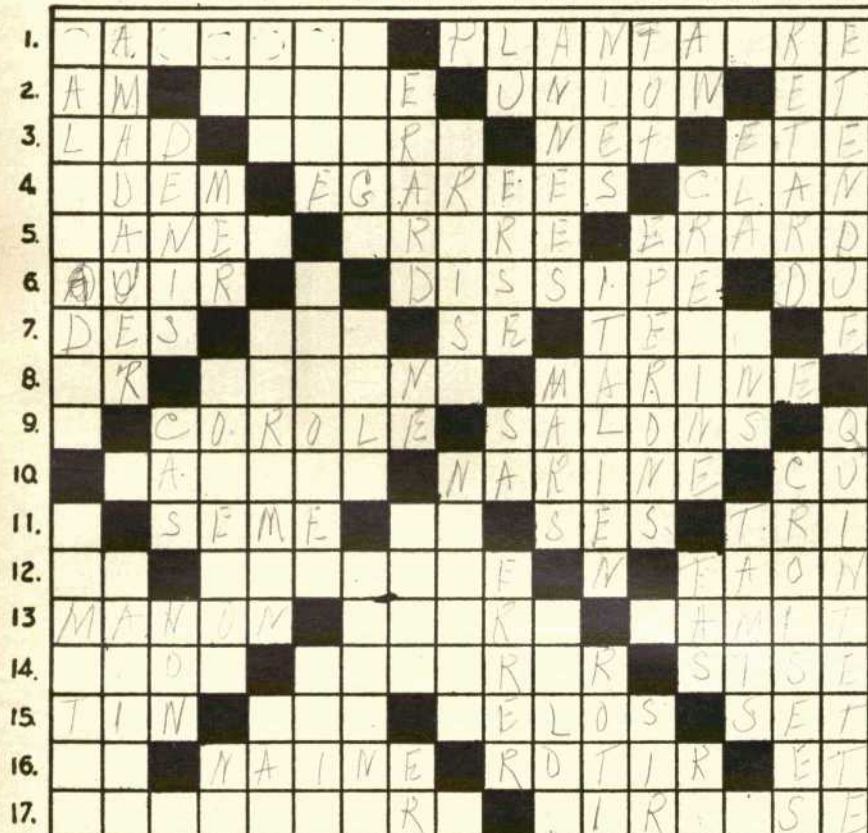


IL A ETE ELU ! ON L'AIME A LA FOLIE ! ON DIRAIT UN PETIT «CHANEL».

C'est un trois-pièces bleu marine en jersey laine. Veste bord à bord sans col mais piquée tout autour. Deux poches plaquées à l'avant. Bleu, blanc, rouge, est la blouse rayée horizontalement. La jupe est droite et souple. (Patron No 4261).

NOS MOTS CROISÉS

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.



HORIZONTALEMENT

- Oiseau artificiel qu'on place comme cible en haut d'une perche — De la plante du pied.
- Ante Meridiem (abr.). — Celui qui est parvenu à l'âge viril. — Conformité d'efforts. — Conjonction.
- Garçon d'écurie de courses. — Biologiste français, né à Valenciennes. — Propre. — Saison favorable à la villégiature.
- Mot latin signifiant le même. — Perdues momentanément. — Tribu formée d'un certain nombre de familles.
- Chez les Romains, septième jour des mois de mars, mai, juillet et octobre. — Historien et théologien des IV^e et V^e siècles, né à Tarragone (Espagne). — Fondateur d'une importante manufacture de pianos.
- Prêter l'oreille. — Plus occupé de ses plaisirs que de ses devoirs. — Article contracté.
- Préposition de temps. — Face d'un corps polyédrique. — Pronom personnel. — Premier rang.
- Infinitif. — Génératif de l'Europe. — Forces navales d'un Etat.
- Enveloppe extérieure des fleurs. — Dénominations de diverses expositions.
- Sulfure naturel de plomb. — Chacune des ouvertures du nez. — Symbole chimique du cuivre.
- Disséminé. — Mot germanique qui signifie eau. — Possessif. — Triage.
- Conjonction. — Manteau taillé en rond et retombant à grands plis. — Grosse mouche qui suce le sang.
- Opéra tiré du roman de l'abbé Prévost. — Marque d'estime. — Riche tissu de soie lamé d'or.
- Rivière de France qui arrose Evreux. — Regretter vivement. — Située.
- Pièce de bois pour soutenir la quille d'un bâtiment en chantier. — Mesure algérienne. — La plus petite des Cyclades. — Manche, au tennis.
- Déformation du préfixe ad devant un n initial. — Inférieure à la

taille moyenne. — Dessécher. — Sert à lier les parties du discours.

- Poète et musicien grec, né à Lesbos. — Filet pour prendre des perdrix.

VERTICALEMENT

- Rétraction de ce que l'on a dit. — Subdivision administrative de la Hongrie.
- Gagner par des flatteries. — Etoffe de laine croisée.
- Premier évêque de Paris. — Evénement fortuit. — Particule négative.
- Exclamation d'admiration. — Vaste superficie. — Partie creuse de la salière. — Symbole chimique du neptunium.
- Roi de la terre de Magog. — Genre de crustacés. — Mesure usitée pour la vente des grains.
- Propice. — Petite chambre. — Aliment.
- Forme définitive de l'insecte à métamorphoses complètes. — Port sur la Méditerranée. — Ile de Suède, dans la mer Baltique.
- Facteur d'instruments de musique français, né à Strasbourg. — Négation. — Poisson de mer du genre squatine. — Fin de verbe.
- Perpendiculaire à l'horizon. — Chansonnier français, né à Roubaix.
- Parcouru des yeux. — Crochet de fer. — A lui. — Se tromper (fig.).
- Heureux celui qui peut les accumuler. — Mois. — Doigtier de cuir du calfat.
- Abjurés. — Habitant d'un pays de l'Europe méridionale. — Grillé.
- Au bout de peu de temps. — Ergots des coqs. — Titre honorifique anglais.
- Douze mois. — Jeune fille stupide (fig.). — Petite enclume portative. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- Roi d'Israël. — Ville d'Autriche. — Instrument qui sert à passer des matières pulvérisées.
- Ralentissement du mouvement d'une horloge. — Disposées en croix.
- Déployée. — Morceau de musique à cinq parties.

BERCEUSE POUR MON BONHEUR

vous ? Vous aime-t-il ? J'ai le droit de savoir !

— Madame, balbutia Géraldine, je n'ai rien à dissimuler. Il n'est pour moi qu'un bienfaiteur et un ami... D'ailleurs, sa mère...

Carine éclata d'un rire cruel qui s'acheva comme un sanglot :

— Un bienfaiteur. Thierry ! L'être le plus indifférent, le plus égoïste du monde, capable de voir souffrir et mourir une créature humaine sans un geste pour la secourir ! Vous êtes stupide, rouée ou candide. Vous ne savez pas de qui vous parlez. Pouvez-vous me jurer qu'il n'y a rien entre vous ? Qu'il ne vous aime pas ? Que vous n'êtes pas ici simplement en attendant de l'épouser ?

Ce fut au tour de Géraldine d'avoir envie d'éclater de rire.

— Je ne l'épouserai pas, madame.

— Qui me le prouvera ?

— Peut-être le fait que j'en aime un autre !

Ces mots à peine prononcés, elle eut l'impression que Carine allait pénétrer sa pensée, une pensée qui, pour elle-même, était si neuve, si imprévue ! Mais la jeune femme, toute son excitation tombée, la congédia d'un geste épuisé :

— Bien. C'est assez. Laissez-moi seule.

L'échange d'un dernier regard. Et, tout d'un coup, en s'en allant, Géraldine ne porta la main à son front. Cette expression des yeux de Carine, et la pupille à peine visible, elle l'avait vue, l'année précédente, sur un chanteur dont on disait qu'il s'adonnait aux stupéfiantes à la suite d'une profonde déception amoureuse...

L'amour encore, ce traître, ce tyran, ce bourreau. L'amour qui a perdu son père et qui lui a pris sa mère. L'amour désespéré de Carine pour Thierry, un amour qui la mène rapidement vers la tombe.

— Et moi ! soupirait Géraldine. Et moi, c'en est fait de moi. J'aime pour la première fois. J'aime Raoul, et Raoul est lié à Carine. Il faut que je quitte cette maison, non parce que j'ai peur de Carine, mais parce que j'ai peur de moi...

LE LENDEMAIN, c'était Noël. Point de Carine pour préparer le sapin du petit Jean-Marie. Point de Carine pour apporter des paquets de jouets et chanter des hymnes de joie devant le scintillement des bougies et des girandoles.

Elle se trouvait si abattue, si exténuée que Raoul avait dû faire revenir le médecin.

Malgré elle, la jeune fille avait perçu quelques mots de la conversation des deux hommes :

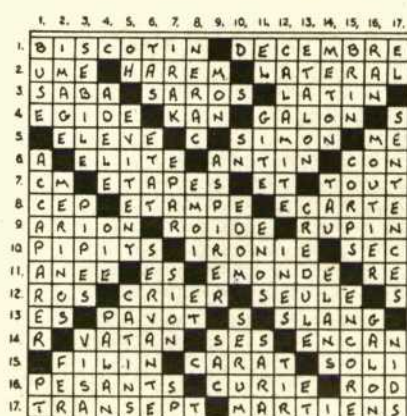
— Dans l'état actuel des choses peut-on craindre un accident ? Peut-être un séjour dans une maison de désintoxication... ?

— Trop tard... Peu d'espoir... Organisme totalement atteint...

— C'est vraiment incroyable, docteur ! Jamais je n'ai pu savoir où elle se procurait...

— Trop tard, répétait le médecin. On ne guérit que lorsqu'on a la volonté de guérir...

Solution du mois précédent.



Marie est
TRISTE



DOULEURS MENSTRUELLES

La menstruation est un processus naturel et nécessaire mais les douleurs menstruelles ne le sont pas. Prenez simplement un comprimé de Midol, Marie, et ne souffrez pas. Midol apporte un soulagement plus rapide aux douleurs menstruelles—il soulage les crampes, calme le mal de tête et chasse le "cafard."

Marie est
JOYEUSE
GRÂCE À
MIDOL



Veuillez accepter
PAQUET DE 29¢

Dept. B-82
Post Office Box 1875
Terminal A
Toronto, Ontario

Veuillez m'envoyer (emballage anonyme) un paquet de 29¢ de MIDOL. J'inclus 10¢ pour frais de port et de manutention. Offre valable seulement au Canada

NOM.....
RUE.....
VILLE..... PROV.....
Cette offre expire le 31 déc. 1962



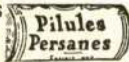
AMÉLIOREZ
votre apparence,
jouissez vous aussi
d'une belle taille
aux lignes harmoni-
euses par l'emploi
des
PILULES PERSANES
\$1.50 la boîte
de 40 pilules,
3 boîtes pour \$4.00

PILULES PERSANES

Dans toutes bonnes pharmacies ou expé-
diées franco par maille, sur réception du prix.

Société des Produits Persans

8258 rue Drolet
MONTREAL



BERCEUSE POUR MON BONHEUR

Ce soir-là, après le dîner, comme il était seul avec Géraldine dans le salon, Raoul, lui demanda de rester, non pas pour lui, mais pour son fils. Ne le privez pas de votre clarté, lui dit-il.

Elle alla cacher sa détresse morale, son amour et ses problèmes sous les voûtes illuminées de l'église la plus proche, où l'on célébrait la messe de minuit. Le joyeux tonnerre des grandes orgues ne lui parlait que d'espérance, mais son cœur était en deuil. Malheureuse, la créature qui ne reçoit la révélation de l'amour que pour le savoir impossible, le maudire, le chasser d'elle-même, comme la tentation d'un crime...

Raoul n'avait pu quitter ni son enfant ni sa femme. Elle ne pensait pas cependant le retrouver au retour, plus pâle que jamais, la face bouleversée.

— Géraldine ! s'écria-t-il, je crois que Carine se meurt... Aucun médecin n'est chez lui. Les infirmières sont introuvables. C'est Noël, Noël pour tout le monde, et la mort frappe à notre porte... Ce qui est atroce, voyez-vous, c'est que Carine ne veut pas de moi. Elle me repousse doucement, avec une mine d'enfant butée. Lorsqu'elle entrouvre les lèvres, c'est pour vous réclamer, vous...

— Moi ?

— Oui, ne discutez pas le caprice d'une mourante.

Géraldine, encore vêtue de son manteau et coiffée de son foulard, s'élança vers l'atelier. Raoul la suivit, à quelques marches de distance. Il demeura derrière la porte que, sur un signe formel de Carine, elle ferma.

— Ecoutez, dit la jeune femme qui ne s'exprimait plus qu'avec peine. Ecoutez de tout près, les instants me sont comptés. J'ai cru mourir, hier soir, après la scène que je vous ai faite. La mort était si proche de moi qu'elle m'a accordé brusquement quelques heures de lucidité. J'ai compris que, sans le vouloir, je vous avais livré le secret qui me ronge depuis des années. Et c'est vous, maintenant, Géraldine, qui avez le droit de tout savoir, afin de ne juger personne sur les paroles d'une pauvre fille... Oui, j'ai aimé Thierry, toute ma vie, toute ma vie ! Je l'aimais bien avant de connaître Raoul. Thierry ne m'a jamais aimée. C'est par dépit, par désespoir que je me suis laissée marier selon le gré de mes parents qui s'inquiétaient de mon avenir et tremblaient de me voir sombrer... Nul n'a empêché mon naufrage, ni la sollicitude amicale de Raoul qui n'avait que pitié de moi, ni même la maternité, cette bouée des femmes en détresse... Ce n'est la faute de quiconque, je portais ma perte en moi-même. J'ai essayé de m'étourdir, d'endormir ma peine lancinante. Je n'ai réussi qu'à me détruire, lentement, progressivement... Géraldine, à l'heure où mes yeux ne distinguent plus la lumière, je vois le mal que j'ai fait à ceux que je laisse derrière moi... Vous m'avez dit que vous aimiez, et que ce n'était pas Thierry... Je n'ai plus de forces pour vous en dire davantage, sinon qu'il faut l'aimer très fort... pour qu'il oublie, pour qu'il guérisse... pour que renaisse sa jeunesse. Et aussi l'enfant, Géraldine... Pour lui... Pour lui...

Pour lui, pour l'enfant... Les mêmes mots que disait Raoul tout à l'heure. Raoul aussi bien que Carine, savait qu'au cœur de Géraldine il n'existait pas que l'enfant...

— Maintenant, appelez mon mari. Il ne faut pas qu'il sache, jamais, l'aveu que je viens de vous faire, à vous que je connais à peine... Je veux lui demander pardon... pour tout, pour tout... sans qu'il sache. Adieu ! Emmenez Jean-Marie, très loin, très loin, sous le « ciel bleu »...

La jeune fille, les yeux pleins de larmes, se retira lentement. Raoul l'attendait, les yeux fixes, les poings serrés, comme saisi à l'improviste par un malheur qui n'était que trop prévisible.

— Allez près d'elle, Raoul. C'est elle-même qui le veut.

Et, pour amener Raoul au chevet de l'agonisante, Géraldine le prit par la main...

Carine ne succomba que dans la soirée du lendemain, après avoir reçu un prêtre. A cette heure, Géraldine était déjà partie, emmenant le petit Jean-Marie à Megève, sous le « ciel bleu » qui irisait les montagnes blanches, selon le dernier vœu d'une mère qui, comme celle de Géraldine, n'avait pas su être une maman.

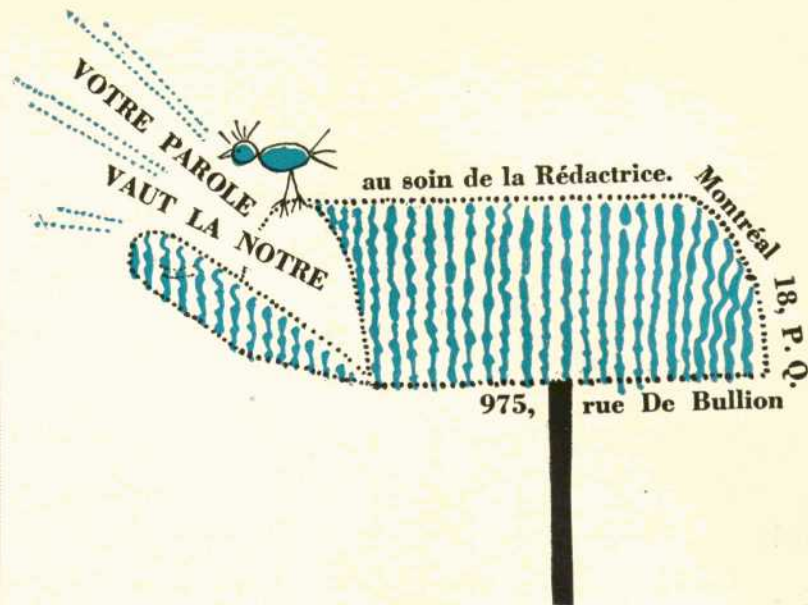
L'AVION ALLAIT ATTERRIR. Thierry Florat était heureux de revoir la France et de s'y reposer un peu en attendant de se fatiguer plus encore avec ce tour de chant qu'il ferait en février dans un grand théâtre des Boulevards et qui risquait de tenir l'affiche pendant des mois. Il venait de faire de beaux voyages et n'en rapportait que des souvenirs de conquêtes. Conquête du public et de cœurs féminins. Il y avait de quoi être enivré. Il s'en fallait vraiment de peu qu'il eût oublié Géraldine.

Géraldine, il lui avait écrit souvent, puis moins souvent, puis plus du tout. Elle devait lui en vouloir. Il avait été déçu par ses brèves réponses au style enfantin. Mais peut-être, en la retrouvant, serait-il de nouveau conquis. L'idée de se marier un jour avait cessé de l'affoler. Il commençait à ressentir le besoin d'une vie plus calme.

Mme Florat l'attendait, seule.

— Où est Géraldine ? demanda-t-il. Carine l'a-t-elle dévorée ? L'a-t-elle réduite en esclavage ?

— Carine est morte, répondit Mme Florat.



Mme la Rédactrice.

Je lis tous les mois votre revue, je la trouve très intéressante, car les articles sont très variés. Sans elle, nous mères de familles, ne serions pas au courant de grand-chose, car ce ne sont pas les quotidiens qui nous donnent des reportages comme celui du mois de mai. "J'ai un enfant pas comme les autres." Cet article m'a beaucoup touchée. Une chose que la commission scolaire fait que je n'approuve pas, est d'ouvrir des classes pour les enfants des immigrés pour qu'ils apprennent dans leur langue maternelle, ce qu'ils pourraient apprendre soit en français ou en anglais. Je ne sais pas à quoi pourrait leur servir de faire leur cours en italien ou en hongrois s'ils ne peuvent pas parler ou écrire le français ou l'anglais. Il y a assez de leurs parents qui ne peuvent se débrouiller, (n'allez pas croire que je sois contre les immigrés). L'argent dont dispose la commission scolaire pour ouvrir ces classes, pourrait servir à en ouvrir des plus utiles, destinées aux petits malades mentaux.

C'est bien triste de penser qu'il y a encore en 1962 des personnes qui seront malades toute leur vie faute de soins. Je sais que ma lettre ne changera rien, mais je pense que je suis dans un pays libre et que j'ai le droit de dire mon opinion. J'espère que vous aurez la gentillesse de publier une partie de ma lettre.

Longue vie à la revue POPULAIRE

Mme Micheline Ricard
2562 Monsabré.

Madame,

Je viens vous écrire au sujet de la revue Populaire, je la trouve très intéressante.

Lire la revue Populaire est pour moi un passe-temps très apprécié.

Comme j'ai lu dans votre journal qu'on peut faire des suggestions, je viens en faire une :

J'aimerais beaucoup entendre parler de Tino Rossy, ses origines, etc....

Je vous remercie d'avance.

Bien à vous,

Henriette Doucet,
St-Jogues.

Madame la Rédactrice,

Je tiens à vous féliciter pour la bonne tenue de votre revue; je la lis avec un intérêt accru de mois en mois. Son orientation de plus en plus typiquement canadienne-française m'enchant. Toutefois, puis-je vous suggérer d'éviter les erreurs de goût qui donnent des cauchemars à ma fille (les lèvres vertes du mannequin de votre couverture du mois de juin).

Une lectrice fidèle,

Mme Lucien Tremblay,
Trois-Rivières.

BERCEUSE POUR MON BONHEUR

Une ombre passa sur le visage du jeune homme.

— Est-ce possible ? Si jeune et si vite ? Pauvre Raoul ! Au fond, comme disent les braves gens, c'est surtout une délivrance. Pour lui et pour elle, d'ailleurs. Elle n'a jamais aimé la vie...

Il ne cachait rien à sa mère. Il lui prit le bras pour aller jusqu'à sa voiture :

— Je me demande si cette pauvre Carine, quand nous étions tous deux très jeunes, n'a pas été vaguement amoureuse de moi... Pour ma part, je la trouvais tellement exaltée, tellement folle... Son mariage avec Raoul a été une erreur tragique, des deux côtés... Mais, dans ce cas, où est Géraldine ? Pourquoi n'est-elle pas venue ?

— Géraldine est à Megève avec le petit Jean-Marie. Raoul a tenu à les éloigner tout de suite de cette atmosphère funèbre. Il a bien fait.

— Certainement, approuva Thierry sans conviction. Quand rentre-t-elle ? Bientôt, j'espère.

— Au retour, elle reprendra sa place auprès de Raoul et de l'enfant.

— Pour peu de temps, je suppose. Raoul va s'organiser. Il est jeune et le voilà libre. Un garçon comme lui, qui a toutes les qualités, sans même parler du talent, mérite de refaire sa vie avec une femme jolie, gaie, bien portante, saine et artiste, bref exactement le contraire de celle qu'il a perdue. Une femme qui permettra à ce compositeur de faire chez lui de la musique, c'est bien le moins !

— Je ne doute pas que les choses se passent de cette façon-là. Et je les en féliciterai, lui et la petite Géraldine.

Thierry lâcha le bras de sa mère et la regarda, stupéfait :

— Quoi ! Que dis-tu ? Géraldine ?

— Je dis bien, et tu m'as bien entendue. Avant de partir pour Megève, sous le coup du drame qu'elle venait de vivre, elle s'est jetée dans mes bras et m'a avoué qu'elle aimait Raoul, mais qu'elle n'espérait rien, jamais, malgré le vœu de Carine qui lui a confié en mourant son mari et son enfant... Pour en avoir le cœur net, j'ai longuement confessé Raoul, ou tenté de le confesser. Bien sûr, il ne m'a pas avoué tout net, au lendemain de la mort de sa femme, qu'il était fou de cette petite et ne voyait l'avenir qu'avec elle. Mais j'ai oublié d'être sot et j'ai deviné entre les phrases.

— Maman ! Sais-tu que tu m'assènes un énorme coup sur la tête ! Géraldine... Je crois que je vais avoir beaucoup de peine. Géraldine... J'aurai du mal à l'oublier.

— Tu auras du mal, peut-être. Tu oublieras, sûrement. Sur le thème de Géraldine, tu t'es conté une belle histoire et tu as fini par y croire. Rentrerais-tu réellement avec l'intention de la demander en mariage ?

— Je... je ne sais pas. Je m'interrogeais... Cela ne me semblait pas impossible.

— Désormais, c'est impossible. Géraldine en aime un autre...

La voix de la grande femme anguleuse s'adoucit :

— Oui, mon chéri, je t'ai donné un coup sur la tête. Ne m'as-tu pas toujours dit que tu adorais ma franchise ? Pourtant, si le coup te fait trop mal, pendant quelque temps encore, tu sais bien que ta maman sera là pour te soigner...

FEVRIER... Thierry chante et charme mieux que jamais. Il est très accaparé par une débutante norvégienne qui le poursuit depuis Oslo, possède une voix de rossignol et dont il rêve déjà de faire « une vedette internationale ».

Raoul s'occupe d'échanger la maison du parc Montsouris qui ne lui rappelle que de lugubres souvenirs, contre un petit hôtel à Passy où tout sera neuf et lumineux.

Géraldine et l'enfant son toujours à Megève. Elle fait beaucoup de ski et lui beaucoup de luge. Lorsque Raoul vint les voir, pendant l'espace d'un

week-end, il s'extasia sur leur mine. De semaine en semaine, il apparaît plus détendu. Comme l'a souhaité Carine, sa jeunesse renaît et triomphe de l'épreuve.

Mais, cette fois-ci, il compte rester plus longtemps avant de remmener les deux êtres qu'il chérit le plus au monde. Il ne peut plus vivre sans les voir chaque jour. Tandis que l'on finit d'arranger la maison, il les installera à l'hôtel.

La maison ? Elle ne sera habitable qu'à l'automne. Il la veut si belle, si parfaite, si accueillante au bonheur ! Rien ne sera trop beau pour ce bonheur-là.

A l'automne... Raoul rêve sur le

seuil du chalet qui se blottit comme un jouet au flanc d'un coteau blanc. Dans quelques secondes, il va voir le sourire de Géraldine. Déjà, il entend sa voix.

Elle chante pour Jean-Marie la chanson préférée de l'enfant, dont Raoul a écrit les paroles et la musique et qu'il refuse aux éditeurs, aux chanteurs, aux compagnies de disques parce qu'elle n'appartient qu'à eux trois. Lui, Géraldine, Jean-Marie. C'est la *Berceuse pour mon bonheur* :

Quand mon enfant dormira,
Une fée s'éveillera,
La plus belle, la plus blonde,
Celle qui conduit la ronde...

Raoul n'y peut plus tenir. Il entre. Il a les deux mains de la jeune fille dans ses mains. Il respire le parfum champêtre de ses cheveux couleur de paille.

— Savez-vous, Géraldine, que c'est vous, cette fée blonde ! La *Berceuse pour mon bonheur*, je l'ai écrite pour Jean-Marie, mais c'est vous qui me l'avez inspirée, la première fois où je vous ai vue.

— Et où j'ai si mal chanté ?

— Vous êtes la seule, Géraldine, qui sache chanter mon bonheur. Chantez, chantez, je vous en prie...

ANNE LECOURT



...une fraîcheur neuve! Cameo

Juste un soupçon de menthol



GLACE

CUBES

MARTINI & ROSSI

VRAIMENT
DE BON TON

"On
the
rocks"

Le cliquetis des cubes de glace vous promet un breuvage frais, délicieusement différent... le vermouth doux Martini & Rossi "on the rocks". Il possède une limpidité, une légèreté, un velouté presque inimaginables. Essayez-le et vous verrez. Il se déguste également avec un zeste de citron... frappé... mêlé avec du "tonic water"... ou bien mélangé à part égales au vermouth Martini Extra Dry

UN CHANGEMENT RAFRAÎCHISSANT

MARTINI & ROSSI

MME CASAMIR ROY
166 ST GEORGES-C P 13
LAPRAIRIE QUE
38527